SECONDE LETTRE

DE

GROS-JEAN A SON ÉVÊQUE

AU SUJET DES

TABLES PARLANTES

DES POSSESSIONS

DES SIBYLLES, DU MAGNÉTISME

ET AUTRES DIABLERIES.

PARIS.

CHEZ LEDOYEN, LIBRAIRE,

GALERIE D'ORLÉANS.

1855

SECONDE LETTRE

DE

GROS-JEAN A SON ÉVÊQUE

AU SUJET

DES

TABLES PARLANTES,

DES POSSESSIONS, DES SIBYLLES, DU MAGNÉTISME

ET AUTRES DIABLERIES.

PARIS.

CHEZ LEDOYEN, LIBRAIRE,

GALERIE D'ORLÉANS.

—

1855

Monseigneur,

Ai-je été assez heureux pour vous convertir et vous faire renoncer au diable ? Depuis la première lettre que j'ai pris la liberté de vous adresser, les expériences ont continué, non dans votre diocèse, mais dans ceux dont les chefs n'avaient point parlé, et, je dois en avertir Votre Grandeur, bien peu de personnes tiennent encore pour les esprits bons ou mauvais. Seriez-vous le dernier, Monseigneur, à reconnaître la vérité ? Ce n'est pas possible.

Suffisante, je crois, pour mettre sur le chemin de la réalité, l'explication sommaire que j'ai eu l'honneur de vous soumettre, réclame quelques développements. Peut-être même serait-il nécessaire, pour la rendre un peu complète, d'en élargir le cadre en y faisant entrer des phénomènes qui,

fort voisins par leur cause de celui des tables parlantes, viennent souvent s'y mêler. X

Incitées par le monde extérieur, ou fécondant les matériaux déjà conquis, nos facultés intellectuelles forment en nous des idées et des pensées (1); la conscience ou sens intime nous en donne connaissance; notre volonté ou faculté de réagir sur nous-mêmes fournit en même temps à la conscience l'idée de notre *personnalité*, l'idée du *moi*. Reste à établir le lien. Par ce mouvement de la volonté sur l'intelligence, qu'on appelle l'attention, l'idée ou pensée est affirmée dans sa relation avec le *moi*, rapportée, unie à lui. Voilà ce qui se passe dans l'état ordinaire, normal. Assistée de la conscience et de l'idée de notre individualité, la volonté, debout au milieu des manifestations de l'intelligence et de la sensibilité, en ramène incessamment la mobile variété à la permanente unité du moi. Gouvernement interne et autonome de l'homme, elle en surveille, active, comprime et les facultés et les penchants, pour conduire l'être tout entier vers le but suprême de perfectionnement que Dieu a marqué à ses efforts.

Mais ce gouvernement et ces facultés formés dans une créature limitée, mais l'organisme qui leur sert d'instrument, composé d'élément finis,

(1) Voyez la première lettre, page 5 : Autre chose est..., etc.

~~11~~

La bete voit et regarde, entend et écoute, mais l'attention ne produit en elle qu'une application plus prolongée, plus vive de la sensibilité sans que le sujet parvienne à connaître et voir sa sensation, sa perception, à devenir comme l'homme spectacle et spectateur.

L'animal sent et perçoit des images, mais ne se voit pas sentir, ne se voit pas percevant des images. La faculté que les phrénologues appellent <u>Individualité</u> lui donne une conception des individualités extérieures, mais le laisse dans l'ignorance de la sienne propre. Ce qui est refusé à la bête a été accordé à l'homme : par cette réaction sur l'intelligence, qui constitue l'attention, et avec le secours de la faculté sus-dite d'individualité, la volonté nous fournit la perception nette de notre personnalité, et lorsqu'incitées par les impressions du dehors ou fécondant les matériaux déjà conquis nos facultés intellectuelles forment en nous des idées, des pensées, un premier degré d'attention nous les fait connaître, et par une attention plus intense nous les rapportons à notre entendement. Voilà ce qui se passe dans l'état ordinaire normal : armés de la notion de notre individualité

ont besoin de prendre de temps en temps quelque repos. Qu'est-ce que le sommeil? si ce n'est la période pendant laquelle la volonté, les facultés intellectuelles et l'organisme, s'affaissant sur eux-mêmes, relâchant les liens qui les unissent, réparent en silence les forces épuisées par le travail du jour. Le sommeil est-il cependant un état absolu et toujours le même? Loin de là : comme la veille, il a sa diversité de situations psychologiques et physiques; ou plutôt, sommeil et veille ne constituent qu'une seule et même hiérarchie d'états qui, par modifications successives, d'une part descendent vers le sommeil parfait, immobilité et disjonction presque complète de la volonté, de l'intelligence ±, de l'organisme + reposant côte à côte dans la nuit interne et profonde de l'âme,

+ (dans ses rapports avec la vie inférieure)

± (de la sensibilité

Germanus lethi sopor,

et de l'autre s'élèvent vers l'état parfait de veille, tension suprême de la volonté, des facultés intellectuelles et de l'appareil physique dirigés vers un but ardemment poursuivi, chaque modification résultant du *degré différent d'activité* et du *rapport plus ou moins étroit* de la *volonté*, de *l'intelligence* et de l'*organisme*, doués chacun d'une certaine vie propre, quoique toutes ces existences aient leur source commune au fond de l'être, dans l'âme, n'hésitons pas à le dire.

Telle est la loi générale. Mais de l'unité première, *idéale* de l'être humain, sort tout d'abord l'antagonisme des sexes et des âges, et de ces premières oppositions fécondées par mille causes secondaires internes ou externes, dérive, avec le temps, cette inférable variété d'individualités dans lesquelles s'épanouit, sans que celui-ci s'anéantisse ou s'efface, l'inépuisable richesse du type primitif.

Ces diversités infinies, seulement ces premières différences dans les volontés, les intelligences, les organismes, ne peuvent-elles pas, ne doivent-elles pas inévitablement amener des conditions particulières de veille et de sommeil, des mélanges plus ou moins étranges de l'un et l'autre état? C'est l'une de ces combinaisons qui donne naissance au phénomène des *Tables parlantes*.

La hiérarchie des divers degrés de la veille et du sommeil est formée, avons-nous dit, par le mouvement des trois termes : activité, — union de l'organisme et des facultés, — contrôle de la volonté; ces trois termes se suivant en général dans leurs variations, sans trop d'écart de l'une à l'autre. Nous avons déjà remarqué cependant (première lettre) que dans l'adolescence, et plus spécialement chez les jeunes filles, la vie organique, la sensibilité, l'intelligence, étant souvent fort actives, tandis que la volonté, encore peu développée, n'opère qu'avec peine sur elles la réaction

qu'elle est chargée d'exercer, celle-ci se trouve presque constamment vis-à-vis des autres facultés, même à l'état de veille, dans une situation analogue à celle du sommeil.

Eh bien ! que dans la diversité d'organisations que fait apparaître le développement progressif du type humain primitif, il s'en rencontre qui présentent à un plus haut degré cette disproportion entre la faculté gubernatrice et celles qui lui doivent obéir, ou dans lesquelles, par une cause ou par une autre, la vie organique, la sensibilité, l'intelligence se surexcitent, s'exaltent, pendant que la volonté demeure en son état de faiblesse, de mollesse, d'intermittence, qu'y aura-t-il de plus naturel, de plus simple, de plus facile à concevoir que la rupture *momentanée*, *partielle* du lien hiérarchique ? Le phénomène qui nous occupe n'est autre chose, en effet, que cette suspension plus ou moins complète, plus ou moins prolongée de l'action de la volonté sur l'organisme, sur la sensibilité, sur l'intelligence conservant toute leur activité, et les divers degrés de cette disjonction, comme les formes différentes qu'elle revêt, se succèdent fort naturellement les unes aux autres.

Nous ne parlerons pas de la plus élémentaire de toutes, la *Table tournante*, le fait même de son mouvement sans aucune intervention de la volonté étant à peu près impossible à prouver aux

incrédules ; mais, en montant seulement un échelon, nous trouvons la *Table dansante*, qui déjà se présente avec des caractères plus faciles à constater.

Au lieu de commencer à faire entendre la musique au moment où la jeune fille s'asseoit à la table, attendez que le meuble se soit ébranlé sous sa main, et vous avez deux phases distinctes : une première, de mouvements sans règle, une seconde, de mouvements concordants avec l'air que l'on joue. Or, voici ce qui arrive. Lorsque, dans le sommeil ordinaire, la volonté se replie sur elle-même, ~~la vie organique s'est en même temps affaissée~~ l'organisme se détend, s'affaisse, et le corps demeure dans le repos. Ici, au contraire, au moment où la scission s'opère entre la volonté et l'appareil physique, celui-ci conservant toute l'animation de l'état de veille, peut-être même poussé par la surexcitation de quelque partie du cerveau, communique à la table des impulsions qui n'étant plus conduites par la volonté la meuvent indistinctement en tous sens. Mais au milieu de ce désordre retentissent tout à coup les notes joyeuses de la valse ou de la polka : avidement recueillis par l'oreille de la jeune fille, les agréables sons réveillent instantanément en elle la faculté, principal élément du génie musical ; celle-ci, en vertu des liens qui unissent les facultés, réagit sur l'organisme souffrant en quelque sorte de son agitation sans but : le mystère est accompli. Les frémissements désor-

mais réglés de l'appareil physique font exécuter au guéridon les mouvements cadencés de la valse ou de la polka. Tel est, nous croyons, tout le secret des *Tables dansantes* : c'est une scission entre la volonté et l'organisme suractif.

Mais le piano s'est tu pour laisser le champ à une plus haute expérience. L'assistance curieuse veut interroger et faire parler l'acajou miraculeux.

La jeune fille entend la question comme elle entendait, il y a un instant, l'air bien aimé, et une réponse se formule dans son esprit où doit être préalablement déposée la connaissance du mode convenu pour traduire, au moyen des mouvements de la table, toutes les idées et pensées possibles : tels sont les premiers éléments du phénomène. Mais ici se présentent plusieurs états ou dégrés différents du même état.

Premier degré. — Non-seulement la jeune fille a conscience de la réponse formée dans son esprit, mais elle la rapporte à ses propres facultés : c'est la situation psychologique ordinaire. Mais voici en quoi consiste l'anormalité, c'est que la réponse est exprimée par les mouvements du meuble sans intervention de la volonté *libre* et *réfléchie*, l'organisme livré à lui-même obéissant à la pensée et aux conventions admises par l'intelligence, comme il obéissait tout à l'heure à l'instinct musical. A ce premier degré, on le voit, la volonté,

le moi ne s'est séparé, comme dans la *Table dansante*, que de l'appareil physique qui se trouve seul dans une situation d'indépendance.

Second degré. — La volonté ayant commencé à faire scission avec l'intelligence, la jeune personne n'a qu'une demi-connaissance de la réponse qui est plus complète, plus étendue, ou même exprimée en d'autres termes; l'esprit, en un mot, est dans une situation semi-anormale. L'organisme, au contraire, opère dans les mêmes conditions que précédemment, dirigé par l'intelligence sans intervention de la volonté.

Troisième degré. — Il coïncide surtout, nous le verrons plus loin, avec l'*écriture* et la *parole involontaires;* mais il doit pouvoir s'observer aussi dans le phénomène de la *Table parlante.* La jeune fille sait la réponse qui se forme dans son intelligence, mais elle la connait en elle comme si elle ne venait pas d'elle : l'attention la recueille, mais sans établir le lien entre cette pensée et le moi.

Quatrième degré. — La jeune fille n'a aucune connaissance *interne* de la réponse qui s'est formulée dans son intelligence, en dehors du moi; elle n'en est instruite qu'à mesure que les mouvements de la table l'expriment : la division intellectuelle est complète.

La pensée dissidente agrandit en même temps son domaine. Il n'est plus adressé de question à la

table, et c'est elle au contraire qui, spontanément, interroge l'une ou l'autre des personnes présentes, aborde tel ou tel sujet, se jette dans tel ou tel ordre d'idées : souvenirs lointains réveillés sans que la jeune fille en ait conscience, inventions romanesques, fantaisies sentimentales, divagations, tout ce que peuvent produire l'intelligence et l'imagination abandonnées à elles-mêmes, tout ce qui se joue dans nos rêves, avec cette différence que nous assistons à nos rêves ordinaires, et que ceux-là, quoique également formés en nous, ne nous sont parfois révélés qu'au moment où ils le sont à tout le monde.

Tel est, en premier aperçu psychologique, le phénomène de la *Table parlante*. Mais descendons plus avant, et voyons si la structure admirable du cerveau, instrument de toutes les fonctions de l'âme, ne se prête pas de la plus heureuse façon à la production des faits singuliers que nous cherchons à expliquer.

Comme l'âme, une en sa substance, multiple en ses aptitudes, ramène sans cesse à l'unité du moi, par l'action de la volonté et conformément aux relations logiques des facultés, la variété des phénomènes dans lesquels éclate leur diversité, la masse encéphalique présente l'image de l'unité s'épanouissant en variété pour revenir à l'unité, et par le double système des nerfs sensitifs et des

nerfs moteurs, et par les divers rapports déjà connus... ou encore à découvrir, qui rattachent les unes aux autres les nombreuses divisions de la matière cérébrale (1). Telle est l'âme, tel est le cerveau. Si, partant de cette juste donnée, les phrénologues définissent en général assez malheureusement nos différentes facultés, la classification qu'ils en donnent et la place *symbolique* par eux attribuée à chacune d'elles, doit cependant se rapprocher beaucoup de la vérité, et la volonté, par exemple, qu'ils établissent au centre et au sommet, siége très-probablement de ce côté, ayant près d'elle son premier auxiliaire, la conscience.

Une idée se forme-t-elle dans l'âme avec ébranlement de la portion du cerveau affectée à la production de ce genre d'idées, la vibration transmise à l'organe de la conscience avertit cette faculté, qui prévient à son tour la volonté. C'est à ce moment que doit se développer le phénomène qui, sous le nom d'attention, détermine si l'idée passera entièrement inaperçue, en dehors du moi, ou si elle sera connue et rapportée au moi, ou connue sans lui être rapportée. Le degré de réaction en décidera. Dans l'état ordinaire et normal,

(1) La diversité de composition et de contexture des différents éléments de la masse encéphalique doit avoir en partie pour but des oppositions et des accords électriques correspondant à l'opposition et à l'accord des phénomènes psychiques.

la volonté se tourne vers l'idée avec toute l'intensité nécessaire et pour en recueillir la connaissance, et pour la réunir à cet ensemble d'idées, de pensées, de sentiments, de souvenirs antérieurs, qui constitue la persistance du moi. Dans ce cas, acceptée, affirmée, l'idée nouvelle vient enrichir la personnalité et prendre place dans la véritable existence de l'individu, dans cette existence qui embrasse, avec tout le système des facultés, le passé, le présent et l'avenir. L'idée n'est au contraire que connue du moi, sans lui être rapportée, si la volonté n'a réagi sur l'organe ~~de la conscience~~ où elle s'est formée que dans la mesure, et n'a porté sur lui que la somme de vitalité nouvelle nécessaire pour en recueillir la connaissance ~~de l'idée~~, sans en opérer la réunion au moi. Elle demeure, sans être même connue du moi, dans l'organe où la faculté spéciale l'a produite, si la volonté repliée sur elle-même n'a pas même envoyé à l'organe ~~de la conscience~~ l'afflux vital indispensable pour ~~y faire~~ arriver à la connaissance de l'idée. Ces trois conditions différentes : inapperception absolue de l'idée, apperception sans assimilation au moi, apperception et assimilation peuvent donc être physiologiquement ramenées à l'émission et au renvoi par la volonté d'une quantité suffisante ou non de fluide vital, d'afflux nerveux.

Maintenant, comment l'organisme obéit-il à l'i-

dée sans intervention de la volonté? La vie instinctive, animale, se compose de sensations, d'*indications intellectuelles* et d'actes qui s'enchaînent *au-dessous* de la volonté libre, de l'attention, du moi, ces sensations et *indications* donnant l'éveil, en vertu de l'ordre établi par le Créateur, à la portion *non libre* de la volonté, de la faculté *de réaction*, qui détermine à son tour les mouvements de l'appareil physique. Les idées que la volonté libre n'adopte pas pour les faire entrer dans le domaine de la vie supérieure, restent, retombent de droit dans celui de la vie inférieure, et, comme aux indications intellectuelles, la partie *non libre* de la volonté leur sert d'intermédiaire pour faire obéir les diverses parties de l'appareil physique dont le concours est nécessaire à leurs manifestations extérieures.

Ainsi, rien d'irrégulier. De même que la table ne fait que céder, conformément aux lois ordinaires, aux impulsions que lui imprime la main, celle-ci est dirigée par les filets nerveux de la motilité qui reçoivent leur ébranlement de leur centre habituel, seulement de la partie *non libre,* comme dans la vie instinctive, et non de la partie supérieure, comme dans la vie de liberté et de responsabilité.

Les idées acceptées par l'attention forment la vie intellectuelle ordinaire qui ne s'arrête pas; celles qui ne sont pas adoptées, qui ne sont pas

même aperçues, composent cette seconde et mystérieuse existence qui se dessine au milieu de l'autre, et se traduit au dehors par les dociles mouvements de l'organisme.

Les théories vraies se prouvent par leur applications : tentons cette épreuve.

Obligée de se lever et de retomber pour chaque lettre, la table offre un moyen d'expression bien lent, si on le compare à l'écriture. Pourquoi la portion émancipée de l'intelligence n'aurait-elle pas recours à ce mode supérieur, puisque la main de l'homme est à ses ordres? C'est ce qu'elle ne tarde pas à faire. De la *Table parlante*, son premier bégaiement, elle passe bientôt à l'*écriture involontaire*. Tout à fait secondaire, ce changement ne modifie en rien le fait interne et fondamental. Que la main agite la table conformément au système convenu, ou qu'elle conduise la plume, c'est toujours l'appareil physique obéissant à l'esprit sans immixtion de la *volonté libre*. Mais désormais servie par un instrument plus approprié au rapide mouvement des idées, l'imagination séparée du moi se donne pleine et entière carrière. Avec la table déjà, il n'y avait pas une de nos jeunes magiciennes qui ne pût évoquer un grand nombre d'esprits ayant chacun leur nom, leur caractère, leur histoire. Le rêve, en d'autres termes, pouvait déjà se diviser en une multitude de fantasti-

ques individualités puisant, pour se constituer, dans toutes les facultés intellectuelles et morales de la personne, dans ses sentiments comme dans ses idées, revêtant des natures et des rôles différents, imitant la réalité avec un art fait pour imposer à qui s'arrêtait aux apparences. Ces mystérieux visiteurs ne manifestaient toutefois leurs pensées que par laconiques réponses, par très-courtes phrases. Grâce à la facilité d'expression que présente l'écriture, au lieu de phrases ce sont des pages, des compositions complètes, des nouvelles, de petits romans dictés par toutes les célébrités de l'histoire, lorsque l'intelligence, l'imagination, l'instruction de la jeune fille fournissent d'abondants et riches matériaux au fractionnement du rêve, à sa puissance de création et de mise en scène. Comme le poëte tragique ou comique fait apparaître devant le spectateur, avec leurs sentiments, leurs mœurs, leurs costumes, les personnages de tous les pays et de tous les siècles, ou ceux auxquels son génie a prêté l'existence, ainsi nos gentilles fées font arriver et mettent à l'œuvre, à leur gré, ou des personnages purement fictifs, ou les rois, les reines, les écrivains les plus illustres du passé. Mais tandis que l'auteur dramatique ne saurait oublier un instant que lui seul parle en réalité par la bouche de ses héros et de ses héroïnes, ici l'auteur va souvent jusqu'à s'ignorer lui-

même : héros et héroïnes non-seulement historiques, mais de pure invention, se prétendent véritablement présents et vivants, et bien des auditeurs croient à cette présence, comme l'auteur leur en donne l'exemple.

La scission intellectuelle et l'*inconscience* peuvent-elles cependant persister complètes et entières tout le temps que s'écrivent des œuvres d'une certaine étendue, ou la jeune fille passe-t-elle tour à tour par les divers états que nous avons distingués tout à l'heure?

A supposer au début les conditions internes d'une division absolue, de telle sorte que les idées ne soient connues de celle qui tient la plume qu'au fur et à mesure que les mots apparaissent sur le papier, le mot déjà tracé faisant souvent deviner celui qui va suivre, la jeune fille devient, sans le vouloir, au moins la collaboratrice de la seconde personne qui s'est formée en elle. Mlle de N. exprime parfaitement la situation physique et psychologique où elle se trouve, pendant que sa main trace les pensées de l'imaginaire comtesse de Richemont : « C'est la comtesse qui écrit, mais nous pensons ensemble. » Mlle de N. ne peut cependant écrire ainsi que deux ou trois pages de suite, la dualité cessant lorsqu'elle a fourni cette tâche, et l'œuvre du jour ne se lie à celle de la veille et du lendemain que par le fond général

d'idées sur lequel s'est constitué le personnage fictif. Encore plus jeune que Mlle de N., et n'ayant pas arrêté en elle le développement du phénomène par la réflexion et l'analyse, Mlle de X. poursuit, en servant de secrétaire à Marguerite de Valois, une nouvelle à laquelle elle assure ne plus penser une fois rentrée dans l'état ordinaire, et nous l'avons vue reprenant avec la célèbre et charmante reine le roman au point où il avait été laissé la veille, y ajouter dix nouvelles lignes, non-seulement *sans regarder le papier*, mais en *nous écoutant et nous répondant*. Le mouvement *très-rapide* de la main, sur laquelle étaient fixés nos yeux, ne s'est pas un instant ralenti. Nous défions qui que ce soit, excepté peut-être César ressuscité, de reproduire dans l'état intellectuel ordinaire et dans ces conditions de distraction, non pas dix, mais cinq, mais deux lignes seulement les mieux apprises à l'avance. Au moins, durant cette expérience que nous avons arrêtée par discrétion, la dualité a-t-elle été chez Mlle de X. aussi complète qu'il est possible de l'imaginer.

Dans le phénomène de la *Table parlante*, l'agitation de la main apparait comme le premier symptôme de la division psychique. Pour se livrer à leurs opérations magiques, Mlles de N. et de X. dvent débuter par poser leurs mains sur la table, et c'est seulement lorsque le meuble com-

mence à remuer, qu'elles peuvent, s'armant de la plume, évoquer telle ou telle illustration. La célébrité choisie répond immédiatement à l'appel, et aussi longtemps que les doigts courent sur le papier, les vibrations d'un frémissement légèrement convulsif se distinguent très-facilement des mouvements nécessaires pour diriger la plume. L'état nerveux constaté dans la manifestation la plus élémentaire du phénomène, la *Table tournante* ou *dansante*, doit nécessairement se montrer de même dans ses formes les plus hautes. Mais la surexcitation ne s'arrête pas à cette expression purement physique : à l'agitation de l'organisme se joint souvent, même dans le phénomène de la *Table parlante*, plus fréquemment dans celui de l'*écriture involontaire*, une suractivité quelquefois fort extraordinaire des facultés instinctives et intellectuelles. Les tables, dont on a un peu poussé l'éducation, exécutent des mimiques impossibles à reproduire dans l'état psychique ordinaire, et dont la justesse, la délicatesse d'expression, ne peuvent s'expliquer que par un développement anormal des instincts qui président aux mouvements pour les transformer en langage. Les mêmes tables font aussi preuve, par moments, d'une portée d'intelligence et d'une vivacité de saillies qui étonnent, même sous la main de jeunes personnes dont on connaît l'heureuse organisation. Bien que dotées de fort

brillantes facultés, Mlles de N. et de X. n'improvisent pas seules avec autant de bonheur qu'assistées de Marguerite de Valois, de Marie-Stuart ou de Jane Gray, et grand nombre de jeunes personnes présentent la même particularité. Tout Paris connaît les jugements portés par Mlle *** sur divers hommes politiques du temps. Une certaine suractivité de l'intelligence, au moins de quelques facultés, peut donc être considérée comme le constant accompagnement du divorce entre l'esprit et la volonté.

L'agitation nerveuse et cette suractivité ne forment évidemment qu'un seul et même fait, produit par la surexcitation d'une partie du cerveau; mais cette surexcitation, d'où vient-elle? Est-elle la conséquence ou la cause du dédoublement de l'âme? La volonté libre cessant de centraliser, de distribuer, de gouverner à son gré toute la vitalité dont il lui est donné de disposer, est-ce le mouvement de cette vitalité se portant du centre à la périphérie, descendant des régions de l'existence supérieure à celles de l'existence inférieure, qui en accroît à ce point la puissance et l'énergie? La séparation résulte-t-elle au contraire de ce transport amené par une cause inconnue, et donnant à la faculté pensante une exaltation qui la soustrait au contrôle de l'attention incapable d'embrasser et de suivre deux ordres d'idées à la fois? Ou bien

encore la disjonction psychique et la surexcitation sont-elles tour à tour, et suivant les cas, effet et cause l'une de l'autre? Quoiqu'il doive être décidé par une étude plus approfondie, elles marchent toujours ensemble, et l'accroissement d'intelligence produit par la dernière a beaucoup contribué, sans aucun doute, à la fausse interprétation qu'a tout d'abord reçue la première.

La plume va plus vite que la table, mais autrement rapide est la parole. Que faut-il pour que la plume soit remplacée à son tour? Que l'impulsion soit communiquée aux nerfs hypogastriques au lieu de l'être à ceux qui font mouvoir le bras et la main : soit opéré ce simple changement, et nous avons la sibylle de l'antiquité, la pythonisse de Delphes ou d'Endor. Si la substitution de la plume à la table permet déjà au phénomène de prendre un beaucoup plus large développement, en possession maintenant d'un moyen d'expression aussi prompt que la pensée, l'intelligence surexcitée peut se livrer sans entrave à tous ses élans, à tous ses transports, exaltée encore par le véhicule même qu'elle a conquis. Cent ouvertures portent à la foule attentive les paroles qui retentissent au fond de l'antre de Cumes, et, du haut de son trépied, la pythie frémissante jette aux peuples et aux rois ses arrêts, ses prophéties, ses dithyrambes enflammés.

Fréquemment simulée à l'instigation de la politique ou de l'intérêt sacerdotal, l'agitation spasmodique des prêtresses était quelquefois aussi provoquée par diverses préparations. Ce ne pouvait être non plus, malgré le caractère peu idéal de la religion grecque, sans une certaine émotion, que les jeunes filles chargées de transmettre la parole divine attendaient et recevaient la visite des immortels. Mais on ne simule et l'on ne provoque que ce qui s'est déjà manifesté spontanément, et le trouble quelquefois si violent des sibylles dépassait certainement de beaucoup les proportions d'une simple émotion morale comme d'un pur enivrement de paroles. Il est donc certain, à laisser de côté les hyperboles des poëtes pour s'en tenir aux témoignages plus sérieux de l'histoire et de la tradition, que la dualité intellectuelle prenant pour organe la parole elle-même ne se développait chez les pythonisses qu'au milieu d'un grave désordre des appareils de l'innervation. Faut-il s'en étonner? L'impulsion imprimée au nerf hypogastrique au lieu de l'être aux faisceaux moteurs de la main, ce changement, avons-nous dit, est peu important. Réduit à ces termes matériels, oui; mais l'homme, dont la main seulement se dérobe à l'action de la volonté, n'est pas enlevé à lui-même, comme celui dont la langue, la parole, cet instrument si direct de la pensée, de

la volonté, s'affranchit de l'autorité du moi. Un pareil déchirement de la personnalité, une telle révolte d'une partie de l'organisation ne doit pouvoir s'opérer que sous la condition d'une exaltation extrême, d'un profond bouleversement de tout l'être.

L'émancipation de la pensée doit également être plus ou moins complète, et embrasser tout ou partie de l'intelligence selon l'intensité du désordre nerveux. Chez nos paisibles writings-médiums, dont l'agitation physique ne se trahit que par certaines vibrations des doigts, la personne ordinaire persiste entière et calme, pendant que l'autre suit ses mouvements propres, et le plus souvent les différents degrés de disjonction se succèdent sans plus de trouble au moins extérieur. Lorsque celui des sibylles se maintenait modéré, il y a lieu de supposer qu'elles passaient aussi tour à tour par les diverses phases de la scission, et que leur parole était plus souvent semi-volontaire, volontaire même, qu'absolument involontaire. Mais quand la crise physique revêtait un caractère violent, oh! alors, la division interne était complète, absolue, persistante; bien plus! la seconde personne exaltée, ardente, effrénée, étouffait l'autre pour un moment anéantie, et, sous les noms de Jupiter ou d'Apollon, *possédait* seule toute l'intelligence et tout l'organisme de la prêtresse en délire.

C'est alors que le poëte pouvait s'écrier :

Deus, ecce Deus....
. . . . . . Non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ, sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument.

Cet enthousiasme extrême dégénérait souvent en un véritable accès de démence.

Quel était d'autre part le degré de puissance intellectuelle auquel, pendant leurs attaques, arrivaient les pythonisses? N'accroissant les facultés que jusqu'à ce qu'elles aient atteint leurs limites naturelles, l'exaltation ne leur apporte, poussée plus loin, que trouble et confusion, et la moitié au moins des aliénations mentales n'a d'autre cause qu'un jeu trop actif de certaines portions du cerveau. Les sibylles, douées d'intelligences brillantes et fortes, s'élevaient seules à cette hauteur d'idées qui fait croire à une impulsion surnaturelle. Mais l'éclat de pensées qui se déployait chez quelques-unes, se reflétait sur les autres, et en se disant que le Dieu ne s'était communiqué qu'à demi à ces dernières, on les reconnaissait toutes, sous l'empire du fait dominant de la dualité, pour les intermédiaires sacrées du ciel avec la terre. Comment douter de l'intervention des dieux, lorsque ce n'était pas seulement un autre esprit qui parlait par la bouche de la prêtresse, mais au

moins chez quelques-unes, et dans certains moments, une intelligence immensément supérieure? Comment hésiter dans sa foi, lorsque la philosophie elle-même proclamait, par l'organe de Socrate, la réalité des inspirations célestes? S'appuyant du témoignage de son démon familier, l'illustre fils de Sophonisbe était dupe de la même illusion que les sibylles et que la multitude. Son fameux génie n'était, en effet, que sa propre intelligence opérant, à certaines heures de crise, en dehors du moi, absolument comme celle des pythonisses. ——————————

Nous verrons plus loin quels autres phénomènes venaient souvent fortifier encore et pour ainsi dire justifier l'antique et universelle erreur. Poursuivons pour le moment le développement de la dualité se donnant pour moyen d'expression la parole elle-même.

L'hystérie, dont chacun connaît les terribles et singuliers symptômes, devait être, on en conviendra, fort commune parmi cette multitude de jeunes femmes que tenaient séparées du monde, souvent contre leur gré, les innombrables monastères du moyen âge. Douloureux était le combat de ces pauvres recluses contre les sensations, les images, les pensées que, même dans l'intervalle de leurs accès, suscitait en elles la nature révoltée. Particulièrement douloureuse était la lutte, lorsqu'avec

une organisation physique ardente et forte se rencontrait un esprit faible, une conscience plus timorée. En vain la malheureuse redoublait-elle de mortifications, de prières, d'exaltation religieuse, ces efforts mêmes, ajoutant à l'inflammation des centres nerveux, ne faisaient qu'aviver le mal et général et local, et de plus en plus rudes étaient les combats que livraient à l'infortunée vierge du Seigneur les esprits triomphants de l'abîme, car tel était l'enseignement formel de l'Église. Ces mouvements des sens, ces pensées de la chair, ces tentations, en un mot, c'était l'œuvre des anges déchus, à qui Dieu permet de venir éprouver les membres de l'Église militante. De là à se croire possédées dans les moments où la maladie revenait avec ses épouvantables convulsions, y avait-il bien loin? L'unité psychique, c'est la volonté, le moi acceptant les idées qui se produisent dans l'intelligence; la dualité, c'est le moi leur refusant son adhésion. Or, voilà des idées et des sentiments que déjà la volonté, le moi renient, repoussent, attribuent à une cause étrangère et supérieure. N'est-ce pas un commencement de disjonction, et s'il reste quelque différence entre cette scission morale et la scission physiologique, ne doit-elle pas bientôt disparaître dans le désordre qui, en s'accroissant, brise les derniers liens entre la volonté de plus en plus impuissante et la sensibilité, l'in-

telligence, de plus en plus exaltées? La différence ne tarde pas en effet à s'effacer, et du premier degré de division entre l'intelligence et la volonté la malheureuse nonne passe rapidement aux autres; des pensées dont elle a conscience, sans les rapporter à elle-même, à celles qu'elle ne connaît qu'au moment où sa voix les exprime. Elle se croyait *obsédée*, comment douterait-elle qu'elle ne soit *possédée*, maintenant qu'après avoir formé les pensées de son esprit, soulevé les mouvements de son cœur, les démons parlent par sa propre bouche, agitent, secouent, convulsionnent tout son corps, disposent souverainement de tout son être? C'est la fureur aggravée de la Pythie, l'enfer à la place de l'Olympe. La personne ordinaire est anéantie, et il n'existe plus que la nouvelle, c'est-à-dire la sensibilité et l'intelligence emportées dans la direction où les précipite la maladie, à tous les transports d'une véritable quoique passagère *manie*. Rien n'y manque. Trouvant son nom dans la croyance, dans la conviction, dans la mémoire de la victime, l'affreux délire se proclame avec orgueil Astaroth, Léviathan, Béelzebub (1), et cette affirmation de-

(1) Asmodée, Orphaxat, Peregrino, supérieur des diables qui tourmentait les Bénédictines de Madrid, de 1628 à 1631, Isaacharum, Accharon, Behemoht, Beherit, Béelphegor, Delphon, Guilmon, Maron, Peron, Ramond, Sabulon, Gonsang, Dagon, Putiphar, Barabbas, Lion d'enfer, Charbon d'impureté, Incitif, Carmin, Jolibois, etc.,—comme les inoffensifs *esprits* de nos sa-

vient encore pour lui un aiguillon nouveau, une nouvelle incitation.

Leur facilité à se propager est un des caractères distinctifs des affections nerveuses. Que pouvait-il y avoir de plus contagieux que ces convulsions, ces cris, ces blasphèmes, au milieu d'une communauté épouvantée, tremblant sous la visite de l'enfer, plus d'une religieuse inclinant déjà d'elle-même au terrible mal. De là ces épidémies de démonopathie qui sévissent durant les quatorzième, quinzième, seizième, dix-septième siècles, et parfois se répandent du couvent dans la ville qui l'entoure (1).

La possession *divine* du polythéisme devient la possession *diabolique* des cloîtres catholiques. Qu'est-ce que l'*Esprit-Saint* des sectes protestantes? Exaltés par les persécutions, les prédicateurs enthousiastes des Cévennes assuraient que les pensées traduites par leur parole leur étaient suggérées par une influence surnaturelle, et que souvent ils n'en avaient connaissance qu'au moment où leur

lons se baptisent eux-mêmes, Elfin, Eûl, Elumu, Dabif, Dibaf, Felid, Jamo, Moniveco, Ouvut, Notuve, Trois-Points, etc.

(1) N'épargnant pas même les prêtres et religieux employés à conjurer les démons, témoins, à Loudun, les pères Lactance, Surin, Tranquille. — Ayant assisté à l'exorcisme de Madeleine de Mandol, religieuse à Aix, des sœurs de Sainte-Brigitte-de-Lille rapportent la maladie dans leur couvent, où elle règne près de dix années.

oreille les recueillait. Qu'était-ce que cette influence supérieure, sinon toujours le même phénomène de division intellectuelle? Chez les nonnes, la maladie suscitait les idées qui faisaient naître la lutte morale; la lutte et la maladie amenaient la scission. Les théomanes de la religion réformée débutaient au contraire par l'exaltation des idées et des sentiments, et c'était cette surexcitation extrême et prolongée de l'intelligence qui finissait par en dérober les manifestations au contrôle et au gouvernement de la volonté. Mais en dépit de la différence des commencements et de celle des idées qui les dominaient, démoniaques et théomanes arrivaient presque au même point. Inséparables, une fois l'affection pleinement constituée, les attaques hystériques, la scission et le délire anti-religieux des énergumènes revenaient invariablement ensemble. A force de s'abandonner aux emportements de leur fanatisme, fatiguant et enflammant leurs organes, les prophètes du Vivarais et du Dauphiné faisaient naître en eux des accidents cérébraux bientôt liés si étroitement aux phénomènes psychologiques, que la descente du Saint-Esprit se présentait avec tous les dehors d'une attaque d'hystérie (suivant de graves auteurs les hommes même y sont sujets), d'épilepsie ou de catalepsie. Ayant une fois revêtu cette forme, le mal se répandait avec rapidité, et

l'on voyait *tomber*, c'était l'expression consacrée, en quelque sorte des populations entières, et jusqu'aux enfants, voire même au berceau.

Après avoir successivement emprunté, pour se manifester au dehors, les mouvements d'un meuble, l'écriture, la parole, de quel autre mode de traduction la pensée dissidente pourrait-elle se servir? Il en est encore un, cependant, dont il nous reste à parler.

C'est évidemment de l'intelligence des *rappings mediums* américains que sortent les idées exprimées par les sons qui retentissent en leur présence dans l'air ou sur les murailles; mais ce genre de langage offre un problème à résoudre.

Des bruits étranges, et que les auditeurs comparaient à celui d'une main de fer râclant le bois du lit, se faisaient entendre, il y a quelques années, autour d'une petite fille atteinte on ne savait trop de quelle maladie, et ce fait singulier avait été déjà constaté par des centaines de témoins, lorsque l'un des visiteurs, plus difficile apparemment à contenter, s'avisa de demander au bruit de vouloir bien changer de nature, et imiter par exemple le choc d'un marteau : à la stupéfaction universelle, le bruit demandé retentit. Encouragé par ce premier succès, le lendemain ou surlendemain un autre curieux prie le son de se produire en cadence, et le son d'obéir. Au bout de quelques

jours il *frappait* à peu près tous les airs qu'on réclamait de sa complaisance. Ce récit peut se lire dans le recueil de l'un de nos journaux de médecine, avec l'explication d'un docteur qui attribue les bruits entendus à une ventriloquie *involontaire* résultant de la prédominance du système nervoso-ganglionnaire sur l'appareil cérébro-spinal. Un homme qui parle par le ventre nous étonne plus qu'un homme qui parle par la bouche, parce que l'un est plus rare que l'autre; mais les deux modes étant également dans la nature, la parole involontaire des intestins ne serait pas plus miraculeuse que la parole involontaire de la bouche: l'impulsion partirait également de l'organe central de la volonté non libre, la réaction portant sur tels faisceaux nerveux au lieu de tels autres. Si la ventriloquie involontaire est la véritable explication du fait rapporté par la feuille médicale, l'interprétation peut s'étendre aux bruits d'Amérique, évidemment identiques.

Il se présente cependant d'autres hypothèses.

Une cause extérieure agit sur l'un de nos sens, l'impression se communique au cerveau, et, à la suite de l'ébranlement de la substance intra-crânienne, une sensation, une image, une idée se produit dans l'âme. La cause a-t-elle disparu ou cessé d'agir, l'âme possède la faculté d'évoquer l'image, et de faire poser devant le regard interne la

conception de l'objet absent. Cette opération de l'âme ne peut s'exécuter sans une modification correspondante du cerveau; en d'autres termes, la conception ne peut se former qu'avec le concours de l'appareil nerveux recevant la vibration de l'âme au lieu de la recevoir du dehors. Pourquoi l'âme ne confond-elle pas la conception avec la perception? C'est qu'elle a conscience de sa volonté d'évoquer le simulacre de l'objet absent, ainsi que du mouvement qui le fait sortir des réceptacles de la mémoire; c'est que l'image conceptuelle moins vive, moins nette, ne saurait être prise pour l'image perceptive, bien autrement déterminée, saillante, colorée, et si l'erreur était possible, elle serait prévenue par le contraste des figures vivantes qu'offrent en même temps les objets réellement présents. Ainsi se passent les choses dans l'état normal; mais cet ordre peut être modifié de diverses manières par la séparation d'avec le monde extérieur, par l'exaltation, l'affaiblissement, le trouble ou des organes, ou des facultés.

Lorsque, engourdissant les sens et les fermant plus ou moins complétement aux impressions du dehors, les différents degrés du sommeil livrent l'âme, l'intelligence, l'appareil encéphalique à leur jeu propre, spontané, désordonné, un premier effet se produit. Cessant d'être contrôlés par l'opposition des objets présents et par l'at-

tention maintenant repliée sur elle-même, les fantômes conceptuels, que suscite ce qui reste d'activité dans l'âme, se substituent facilement aux réalités absentes : de là une partie de nos rêves, première espèce d'hallucinations périodiques et en quelque sorte normales par séparation d'avec le monde extérieur.

Dirigeant vers le ciel tous les élans de sa sensibilité, tous les efforts de son intelligence, l'hôte pâle du désert ou de la cellule passe et ses jours et ses nuits sans sommeil dans la société imaginative des anges et des bienheureux. Par l'exaltation qu'il porte dans cette contemplation perpétuelle, les figures qu'il se représente prenant peu à peu dans son âme la vivacité de la perception réelle, le mouvement concomitant du cerveau acquiert graduellement l'intensité que devrait seule lui donner l'intervention des objets extérieurs. Cette intensité augmente celle de la conception, et de cette action et réaction continue de la faculté sur l'instrument, et de l'instrument sur la faculté, résulte dans l'une comme dans l'autre toutes les conditions de la perception actuelle ; le pieux cénobite est convaincu de la réalité des apparitions qui viennent visiter sa solitude : telle est l'hallucination, ayant son point de départ dans la préoccupation trop exclusive et trop ardente de l'âme.

Une cause quelconque a jeté le trouble dans la

délicate économie du cerveau : congestion sanguine, sécrétion trop abondante de sérosité, désordre plus éloigné, tel que lésion grave d'un viscère. Sans lésion que puisse constater l'œil, le transport plus abondant du fluide nerveux, de la vitalité sur un point quelconque de l'appareil, a suffi pour y accroître démesurément la sensibilité. Qu'à ce moment l'âme forme une conception, évoque un souvenir, l'organe lui répondant parune vibration aussi forte que si l'objet lui-même était présent, l'âme trompée croit à cette présence; nouvelle espèce d'hallucination provenant de l'état anormal d'un cerveau à sensibilité avivée.

La fausse perception peut dériver encore et simultanément de l'âme et du cerveau, lorsque, par un double dérangement, le cerveau affecté s'agite trop violemment, pendant que l'âme forme de son côté une conception trop vive et lui envoie une impulsion trop énergique. S'ajoutant l'un à l'autre, le désordre de l'âme et celui de l'instrument portent l'aberration à son plus haut degré de puissance : c'est ce qui arrive le plus souvent dans le premier exemple d'hallucination que nous avons cité. L'abus des austérités, des jeûnes et des veilles a communiqué à la substance intra-crânienne une irritabilité maladive qui, jointe à l'exaltation de l'âme, ouvre la voie à toutes sortes de visions et d'apparitions.

A côté des hallucinations proprement dites, caractérisées par l'absence d'éléments réels de sensation, viennent se placer les *illusions sensoriales*.

Les filets nerveux sont mis en mouvement par un agent extérieur ; mais, par suite de leur trop grande susceptibilité, l'intensité de leur ébranlement dépassant celle de l'impulsion, l'âme attribue cette dernière à une autre cause que celle qui s'est véritablement manifestée au dehors : le bruit d'un tambour est pris pour celui du tonnerre.

La même erreur peut être amenée par la sensibilité avivée de l'âme elle-même, l'encéphale ayant régulièrement accompli sa fonction.

L'illusion sensoriale naît également de l'impression, non plus exagérée, mais *dénaturée* ou par l'organe extérieur, ou par le cerveau : c'est ainsi que le plus inoffensif des breuvages se change en un poison noir, amer, d'une odeur nauséabonde.

Ici, au contraire, la vibration sera normale ; mais troublées dans leur jeu par l'altération de leur organe spécial, les facultés destinées à recueillir l'ébranlement nerveux pour en compléter le sens (causalité, comparaison, attention ou volonté) présentent aux autres facultés intellectuelles une traduction erronée, sur laquelle leur activité égarée asseoit un échafaudage de déductions fantastiques. Des douleurs viscérales ou utérines très-réelles deviennent les morsures d'un serpent ou

d'un loup, que le malade s'imagine porter dans ses flancs.

La fausse interprétation d'un phénomène réel, est d'autres fois le résultat des égarements de la pensée, au lieu d'en être le point de départ, l'âme, déjà livrée à une certaine série d'idées, absorbant et transformant en l'une des conceptions délirantes qui la dominent la sensation qui lui arrive exacte et vraie. L'infortunée qui se croit damnée voit les flammes de l'enfer dans les lueurs du foyer, dans la lumière d'une lampe. Ces illusions, traductions erronées, créations chimériques, absorptions de sensations vraies sont très-facilement produites pendant le sommeil par le laisser-aller des organes et des facultés.

Ne nous arrive-t-il pas enfin fort souvent d'entendre, sans cause extérieure, des bourdonnements et autres bruits, d'apercevoir, même les yeux fermés, des flammes de toute nuance, des apparences de toute sorte. Si la plupart de ces visions peuvent avoir pour origine un certain trouble dans les appareils sensoriaux externes, ne sauraient-ils venir aussi, ne viennent-ils pas fréquemment du désordre qui s'est manifesté dans les organes internes eux-mêmes, et des ébranlements que ce désordre suscite? Accroissez un peu la durée de ces sensations, et l'âme est victime d'une nouvelle et complète illusion.

Combinez maintenant toutes ces causes d'erreur, toutes ces perturbations externes et internes, cérébrales et psychiques, et vous serez, nous croyons, bien près d'avoir l'explication de toutes les espèces possibles d'hallucinations. Les variétés si nombreuses de la folie peuvent-elles avoir elles-mêmes d'autres causes que l'exaltation, l'affaiblissement, le trouble des facultés ou de leurs organes ?

Les phénomènes d'outre-mer, il ne faut pas l'oublier, ont débuté par des bruits mystérieux, en dehors de toute signification, et c'est plus tard seulement que de ces bruits réglementés l'on est parvenu à former un langage. Pourquoi les premiers sons entendus par M[lles] Fox n'auraient-ils pas été tout simplement une hallucination de l'ouïe, résultat de quelques-unes de ces affections nerveuses si fréquentes à l'âge de ces jeunes filles.

De leur fausse perception, ces demoiselles ont conclu à la présence d'une cause surnaturelle, d'un *esprit* à qui elles ont adressé des questions. A ces questions, l'on n'en peut douter, elles formulaient mentalement des réponses, et ces réponses, elles les pensaient sous la forme qui dérivait de l'alphabet convenu. Qu'est-ce à dire, sinon qu'au moment même où elles adressaient l'interrogation, elles portaient dans leur imagination surexcitée, avec la conception de la réponse, celle

des sons qui devaient la traduire? Mais cette dernière conception, où se formait-elle, si ce n'est dans l'organe même, qui, sous l'influence de la maladie, fournissait déjà la fausse perception? auditive ? Cette même irritabilité anormale ne pouvait-elle pas, ne devait-elle pas forcément convertir aussi en hallucination la conception que, sous l'empire de la croyance qui les dominait, nos jeunes filles s'attendaient à voir se changer en perception vraie? Quoi de plus connu que la facilité de la prévention à transformer en perception une simple conception qui, s'avivant par l'animation qu'on y porte, et impulsionnant de plus en plus fortement l'organe, finit par lui imprimer la commotion, indice de la présence réelle de l'objet? Combien cette transformation ne doit-elle pas plus aisément s'opérer avec un organe affecté déjà? et cette modification morbide, est-il nécessaire d'en aller chercher bien loin la cause? Rappelons-nous seulement la surexcitation qui accompagne et peut-être produit la dualité : nous allons avoir cette dernière. Ne pouvons-nous avoir déjà la surexcitation et ses conséquences? Plus nous avancerons dans cette étude, plus nous verrons combien près se tiennent tous ces accidents et états nerveux, hallucinations, scission et autres phénomènes semblables.

Maintenant, comment se complète la scission? Dans le phénomène de la *Table parlante*, premier

degré, le sujet connaît la réponse et la rapporte à sa propre intelligence. Mais son organisme l'exprimant par le mouvement de la table, il n'hésite pas à l'attribuer également, comme le mouvement du meuble, à une autre et mystérieuse intelligence. C'est précisément la situation où nous venons d'amener le rapping-médium. Eh bien! si les jeunes pythonisses de nos *Tables parlantes* arrivent sans peine du premier au deuxième, au troisième, au quatrième degré de séparation, pourquoi le rapping-médium qui se trouve exactement dans les mêmes conditions ne parviendrait-il pas aussi rapidement à la scission complète, c'est-à-dire a laisser la réponse se former dans son intelligence sans exécuter le mouvement d'attention nécessaire pour le recueillir et le réunir au moi?

Mais, dira-t-on, les médiums ne sont pas seuls à entendre la conversation des *esprits*.

Si, tenant à une perturbation profonde et persistante, souvent à un désordre physique, au sens le plus étroit du mot (1), l'aliénation mentale caractérisée et les hallucinations qui souvent l'accompagnent et parfois la constituent, ne se gagnent que fort rarement, — nous l'avons vu, des affections nerveuses moins graves, quoique déjà fort sérieuses, revêtent à un haut degré le carac-

(1) Engorgement, endurcissement, ramollissement.

tère épidémique. De ce simple rapprochement, la logique n'autoriserait-elle pas à conclure que les accidents de cette nature se propagent d'autant plus facilement qu'ils tiennent à un dérangement moins profond. A ce titre, la scission en tant que phénomène cérébral et les autres particularités qni la suivent, seraient essentiellement contagieuses. Mais cette propriété n'a-t-elle pas été depuis longtemps reconnue à l'hallucination passagère, accidentelle, soit que les assistants contractent l'affection ou disposition nerveuse qui, combinée avec l'action de l'âme et de la pensée, fait naître la même vision en tous, soit que, par un rapport plus intime encore des organismes, chacun reçoive le contre-coup de l'ébranlement produit dans le cerveau de la personne hallucinée, et perçoive ainsi le simulacre dans le cerveau même de cette personne (1). Qu'était-ce que ces évocations dont on rencontre la pratique dans tous les temps et tous les pays? qu'était-ce.....? Mais le moment n'est pas encore venu de citer ces exemples. Des hallucinations passant d'un individu à un autre, envahissant presque instantanément des assemblées entières, sont donc des faits qui, loin d'être nouveaux, difficiles à admettre, doivent être au contraire comptés parmi les plus ordinaires, les plus

(1) *Comment l'esprit vient aux tables.*

communs, et s'il en fallait de nouvelles preuves, quel argument plus péremptoire que ce qui s'est accompli sous nos yeux? Quelques mois ont suffi aux *Tables parlantes* pour se répandre dans toute l'Europe, et les États-Unis n'ont pas vu surgir en deux années moins de 40 à 50,000 médium rappings, knockings, writings, speakings, faisant participer à leurs prétendues communications surnaturelles plus de 500,000 individus de tout rang et de tout âge. Ne l'oublions pas surtout : si le trouble nerveux se propage souvent malgré la résistance des volontés, bien plus aisément il se répand, lorsque, effaçant le plus possible les différences personnelles, les individus s'efforcent de s'unir par la pensée, par la volonté, par le sentiment, par l'accord des organismes. Or, n'est-ce pas justement à ce travail de fusion qu'on se livre lorsqu'on entoure un médium pour évoquer avec lui les *esprits ?* Par le désir ardent de partager ses relations privilégiées, n'aspire-t-on pas, autant que l'on peut, la contagion et physique et intellectuelle? Si tout le monde n'est pas animé du même élan, ou si quelques constitutions se refusent à l'accord, ces oppositions volontaires ou involontaires, non-seulement empêchent la consonnance de s'établir, mais resserrent, paralysent dans le médium même la faculté d'hallucination, et la séance se prolonge sans résultat, fût-ce avec

les mediums d'ordinaire les plus heureux. Il y a-t-il au contraire harmonie des volontés et des aspirations, convenance naturelle des systèmes nerveux, l'unité est presque instantanément réalisée par l'un ou l'autre des modes de propagation.

Une troisième explication s'est produite sous le haut patronage de l'Académie des Sciences. A force de recherches, d'essais, d'exercices gymnastiques, un médecin allemand serait parvenu à produire à volonté, par la rétraction du muscle péronier, un bruit de tictac absolument semblable à celui qu'on entend auprès des rappings-mediums. Les deux jeunes filles qui ont fondé le *spiritualisme* américain, auraient exécuté la rétraction indiquée, *nous dirons, nous, à leur insu*, sous l'impulsion de l'affection dont elles étaient atteintes, et le reste serait venu comme nous l'avons indiqué tout à l'heure. L'interprétation accueillie avec un si visible empressement par l'aréopage des sciences physiques (1) offre au moins un élément de plus à la discussion et à des études plus approfondies. Mais quelles que soient l'hypothèse ou les hypothèses qui survivront, et alors même que ce ne serait aucune de celles qui viennent d'être passées en revue, les raisons

(1) Nous ne demanderons pas aux honorables membres comment, dans le tictac du docteur allemand, ils ont reconnu un bruit qu'ils n'avaient jamais entendu.

qui démontrent que les pensées exprimées émanent des médiums n'en conserveraient pas moins toute leur force, et le procès au principal n'en reste pas moins jugé (1).

Table *parlante*, écriture *involontaire*, parole *involontaire*, rappings ou knockings-médiums, telles sont les diverses formes que revêt le phénomène de scission intellectuelle qu'on pourrait peut-être convenablement désigner sous le terme générique de *sibyllisme*, d'après son mode de manifestation le plus élevé, et celui, sans aucun doute, qui a joué dans le monde le rôle le plus important, puisque, transformé en institution publique, il a été pendant des siècles et la base et la sanction des religions. Nous avons fait en même temps connaître quelques-uns des accidents physiologiques au milieu desquels il se produit d'ordinaire; mais il n'est pas moins utile de dire un mot des phénomènes psychologiques congénères qui, venant souvent s'ajouter à celui de la dualité intellectuelle, sont également entrés pour une

(1) Nous devons mentionner encore une hypothèse en faveur de laquelle militent un certain nombre de faits. Ces bruits, traducteurs des pensées des médiums (comme le mouvement des meubles sans contact, s'il était prouvé), seraient dus à l'action de l'électricité asservie à l'âme humaine, à ses pensées, à ses volontés, à ses instincts, par l'intermédiaire du système nerveux dans un état particulier.

bonne part dans l'interprétation erronée longtemps donnée à tout l'ensemble.

Un jeune homme, mieux encore, une jeune fille repose paisiblement : tout à coup, se mettant à son séant, comme une personne qui s'éveille, elle se lève, marche, se dirige vers sa table et écrit, ou se livre à quelqu'autre occupation habituelle. Son sommeil n'a cependant pas été interrompu, et sa chambre est plongée dans l'obscurité; de plus, ses yeux restent fermés.

Que se passe-t-il donc? Nous avons vu dans le sibyllisme la volonté accorder son adhésion à certaines idées, pendant qu'elle la refusait à d'autres ou que d'autres lui échappaient, d'où résultaient dans le même individu deux courants simultanés de pensées : l'un, qui continuait la personne ordinaire, l'autre, qui se déroulait en dehors d'elle. Nous sommes maintenant en présence de la *seconde personne seule*, l'autre restant anéantie dans le sommeil, d'où dérive cette impossibilité, pour la personne ordinaire, de se rien rappeler à son réveil de ce qui s'est accompli pendant son accès. Tel est le somnambulisme ou sibyllisme parfait, présentant, de plus, ce singulier phénomène de la vision sans lumière, les paupières closes, malgré les objets interposés. Tout surnaturel qu'il paraisse, ce fait ne peut-il néanmoins s'expliquer? Que l'on donne la préférence à l'une ou à l'autre des deux

Pour parler l'ancien langage, malgré la victoire définitive de la théorie

théories qui partagent le monde savant, à celle des émissions ou à celle des vibrations, est-il des substances que l'on ait le droit de déclarer absolument perméables ou imperméables soit aux rayons lumineux, soit aux vibrations? La transparence du plus diaphane des corps solides, le verre, diminue à mesure qu'augmente l'épaisseur ou par cela seul qu'on a enlevé le poli de la surface, tandis que l'or finit, au contraire, à force de s'amincir, par livrer passage au véhicule, quel qu'il soit, de la vision. Sommes-nous plus autorisés à proclamer l'obscurité complète de tel ou tel milieu, lorsqu'un si grand nombre d'animaux se dirigent parfaitement au milieu des nuits qui ne nous offrent que d'épaisses ténèbres? Non : inégalement pénétrables, suivant leur contexture particulière, les corps le sont tous, dans une certaine mesure, soit aux rayons, soit aux vibrations, comme au calorique et à l'électricité. Inégalement répartie, comme le calorique et l'électricité, la lumière n'est jamais non plus, quelle qu'elle soit, entièrement absente d'aucun milieu, d'aucune partie de la nature, et tous ces termes d'obscurité, de transparence, d'opacité, ne sont vrais que par rapport à nous et à l'état de nos organes. Que cet état se modifie et que, sans changement dans la manière d'être des substances solides ou gazeuses, la susceptibilité de notre appareil sensorial externe ou *interne* aug-

mente, comme souvent elle diminue, la quantité de rayons ou l'intensité de vibrations insuffisante tout à l'heure devient plus que suffisante, et, ce qui restait caché dans l'état habituel de nos sens, s'aperçoit très-facilement dans leur état nouveau et exceptionnel. Presque tout l'être extérieur et intérieur des somnambules demeurant plongé dans le repos, tout ce qui se réveille en eux d'activité afflue vers une ou deux facultés. La puissance de ces facultés ne doit-elle pas s'accroître de toute la vie surabondante qui leur arrive? Nous avons vu la surexcitation qui se développe dans le sibyllisme éveillé; ne peut-elle être plus vive encore dans le sybillisme endormi? Et si elle se porte tout entière ou presque tout entière sur une seule faculté, sur son organe *interne*, quelle délicatesse de perception ne doit-elle pas lui communiquer? La vue ordinaire s'exerce suivant les trois dimensions de l'étendue : hauteur, largeur, épaisseur, et, en outre, elle persiste. Dirigée vers un but quelconque, celle des somnambules (1) n'opère en général qu'en longueur et par jets fugaces, incapable de se fixer comme d'embrasser un certain horizon, et n'arrivant à connaître un objet qu'à force de se darder sur lui, comme si l'appareil sensorial extérieur ne voulait s'éveil-

(1) Au moins dans le sommeil provoqué que nous verrons tout à l'heure.

ler que partiellement et non dans toute sa surface, et ne laisser à l'activité de l'organe interne qu'un passage intermittent et resserré. Qu'y aurait-il de surprenant à ce que, jaillissant ainsi avec effort par une étroite issue, l'irritabilité redoublée du cerveau atteignît à une portée tout à fait extraordinaire (1)?

Mais voici d'autres faits plus merveilleux encore, du moins au premier abord. Le somnambulisme habituellement spontané peut être produit dans un individu par la volonté et l'influence d'un autre, et au phénomène de la vue à travers les corps opaques et à d'énormes distances vient parfois se joindre, dans le *somnambulisme provoqué*, celui de la communication des pensées du magnétiseur au magnétisé.

Comment expliquer ce nouveau prodige?

La création, c'est l'unité s'épanouissant en variété pour revenir, en se développant et en accroissant la vie, à l'unité supérieure de l'accord et

(1) Vînt-on à démontrer l'insuffisance de la théorie des vibrations après avoir prouvé celle du système de l'émission et des modifications sympathiques s'opérant dans l'état des molécules, pour rétablir entre les substances un certain genre d'harmonie, fussent-elles reconnues comme le principal élément du phénomène complexe de la lumière, notre explication n'en subsisterait pas moins. Sous l'empire de cette loi d'harmonisation, notre appareil nerveux répondrait ou non, devrait ou non répondre à tel ou tel état des corps, suivant qu'il se trouverait lui-même dans son état ordinaire, ou dans des conditions exceptionnelles.

de l'harmonie. De là, dans toute la hiérarchie des êtres, deux mouvements contraires et simultanés : le premier, par lequel espèces et individus grandissent, se caractérisent, se séparent; le second, par lequel, tout en déployant chacun leurs virtualités propres, ils tendent à se rapprocher et à s'identifier les uns aux autres. Ainsi, pour ne pas sortir de l'ordre de choses au milieu duquel nous sommes placés, tandis que, dans les degrés inférieurs, les agrégats minéraux divisés d'organisation intérieure et de forme, séparés par des distances plus ou moins considérables, animés de mouvements opposés, non-seulement continuent à se porter les uns vers les autres, entraînés par la gravitation, mais recherchent une nouvelle et plus intime unité par l'échange et l'équilibre du calorique et de l'électricité, au sommet de ce même monde, les êtres libres, que différencient toutes les diversités du sentiment, de la pensée, de la volonté, subissent incessamment et irrésistiblement l'action des penchants qui les poussent à confondre leur cœur dans les mêmes sympathies, leur intelligence dans les mêmes croyances, leur volonté dans les mêmes actes. Les appareils nerveux placés entre le monde matériel et le monde spirituel, appartenant à celui-là par leur composition, à celui-ci par leur fonction, échapperont-ils à la loi générale? Instruments et véhicule des

instincts qui ramènent les êtres les uns vers les autres, n'auront-ils pas aussi leur rapprochement? Il n'est pas permis de douter qu'ils ne soient également soumis à une loi de gravitation, et que, dans le temps même où l'expansion des sentiments, des idées, des volitions individuelles les éloigne de plus en plus les uns des autres, ils n'obéissent encore à un mouvement spécial et continu d'assimilation. Le principe général de toutes ces tendances à l'unité, il est inutile de le chercher bien loin, c'est la sensibilité, comme la volonté est le principe contraire, celui par conséquent de l'individualisme et de l'indépendance; sensibilité, tendance à l'accord — volonté, résistance.

Ces deux éléments existent chez tous, quelquefois équilibrés, le plus souvent en proportions différentes, le premier l'emportant chez les uns, le second, chez les autres. Mais aller vers autrui pour s'harmoniser avec lui, se constituer dans le même état et les mêmes conditions, se modeler sur lui, n'est-ce pas se subordonner, se soumettre, devenir sujet? et celui qui, au contraire, se défendant et demeurant ferme dans sa personnalité, n'aurait qu'à sentir pour qu'autrui sente, qu'à penser pour qu'il pense, qu'à vouloir pour qu'il agisse, celui-là ne deviendrait-il pas dominateur et maître? S'il est une vérité vulgaire, c'est assurément que la sensibilité ou tendance à l'accord, à

la sujétion prédomine chez la femme, et le principe contraire ou la volonté chez l'homme. Eh bien ! soient mis en présence non pas seulement un homme et une femme (1), mais un homme adulte et une jeune fille, un homme adulte choisi entre les adultes, et une jeune fille élue entre les jeunes filles, c'est-à-dire toute prête déjà et à la scission intellectuelle et à la surexcitation cérébrale qui l'accompagne ou la produit ; allez plus loin, chez cette jeune fille, prise ainsi entre toutes, éteignez toute résistance en la plongeant dans le sommeil, tombeau de la volonté, pendant que l'homme non-seulement reste éveillé, mais porte au plus haut degré d'énergie la volonté de subjuguer, d'asservir l'être faible et passif placé devant lui : la sujétion d'un côté, la domination de l'autre, ne devront-elles pas être entières et absolues, et faudra-t-il s'étonner si l'organisme subalternisé n'apparaît plus que comme un appendice de l'autre ? Tel est l'empire que le magnétiseur acquiert sur la jeune fille disposée au somnambulisme et fait tout d'abord éclater en la plongeant dans le sommeil. Rémission, affaissement de la volonté comme des autres facultés, le sommeil est la sujé-

(1) L'instinct, précurseur de la science, a, dès l'origine, confusément révélé à l'humanité combien, à part même toute autre relation, le repos côte à côte contribue à l'accord intellectuel et moral des époux.

tion même, et en devient tout naturellement la première manifestation.

L'influence une fois établie, le reste se développe de soi. Après avoir endormi, pour se les soumettre, les sens et les facultés de *son sujet*, le magnétiseur les réveille dans la mesure nécessaire pour se faire obéir : la somnambule l'entend, lui répond, suit l'ordre d'idées dans lequel il lui plaît de la diriger. Veut-il faire plus et lui communiquer sa propre pensée sans le secours de la parole : recevant le contre-coup de l'ébranlement qui a remué le cerveau gubernateur, le cerveau subordonné forme et conçoit la même pensée. Le magnétiseur veut-il faire exécuter un mouvement, un acte, il n'a pas besoin d'articuler l'ordre, sa volonté intérieure suffit pour que le sujet instantanément averti s'empresse d'obéir. Quand la suprématie a été ainsi exercée quelque temps pendant le sommeil, la distinction entre le repos et l'état de veille s'efface, et le rapport s'établit à toute heure, même à de grandes distances, le maître que la jeune fille s'est donné opérant en elle par ses seules volitions tout ce qu'il pourrait par sa volonté produire en lui-même. Son pouvoir est même plus étendu, car il suscite chez son sujet des effets qu'il ne pourrait développer ainsi dans son propre individu, où l'action de sa volonté rencontre pour limites tout ce que ses autres facultés

possèdent d'indépendance, tandis qu'ici, au contraire, il ne trouve en face de lui qu'un être dont les facultés, noyées dans la sensibilité et la passivité, se sont mises tout entières en sujétion et en asservissement. A cet organisme esclave, à cette sensibilité livrée en victime, il imprime des secousses, des agitations, des convulsions qu'il ne saurait faire naître en lui-même. Cet organisme, cette sensibilité, cette intelligence sont-ils déjà malades, troublés, comme nous le verrons tout à l'heure, il peut les jeter, même sans le vouloir, mais par son intervention inopportune, dans le plus épouvantable état de bouleversement et de souffrance (1).

(1) Qu'on nous permette une double digression. A la sujétion magnétique ajoutez la faculté d'hallucination, et vous avez l'interprétation de certains faits que plusieurs refusent d'admettre, ne pouvant les expliquer. Que le magnétiseur ait la volonté que son sujet aperçoive devant lui une barrière ou un abîme, entende tel ou tel air, sente un bandeau de neige sur son front ou des charbons ardents sous sa main, la conception énergique du magnétiseur se convertit en perception fausse ou hallucination dans le cerveau surexcité et subordonné de la somnambule. — D'autre part, qu'au moment où le système nerveux A va se mettre en mouvement vers l'organisme B, surviennent en scène un troisième, quatrième, cinquième organisme C, D, E; l'attraction qu'ils exercent également de leur côté peut ou affaiblir, ou neutraliser entièrement celle de B. En vain celui-ci a-t-il réussi vingt fois, activement exalté, à provoquer dans l'organisme A l'accroissement de la sensibilité, ses appels réitérés échouent cette fois contre l'influence contraire de C, D, E. La crainte, le trouble qui resserrent et contractent, suffisent aussi pour em-

Rapprochons-nous de notre question.

La vue exceptionnelle qu'on acquiert dans le somnambulisme spontané ou provoqué est due au développement extrême de la sensibilité, et c'est la même cause qui soumettant la somnambule au magnétiseur lui fait éprouver le contre-coup des modifications psychiques de ce dernier. Accroissez d'un degré la susceptibilité nerveuse de la jeune fille, et elle ressentira même les vibrations qui agitent les cerveaux des assistants. Autre conséquence : on doit arriver à la vue exceptionnelle et à la communication de pensées dans le sibyllisme imparfait aussi bien que dans le sibyllisme parfait, toutes les fois que la surexcitation de l'encéphale devient suffisamment intense. Nous venons d'expliquer comment les pythonisses rendaient quelquefois compte d'événements qui se passaient à une très-grande distance, ou devançaient les questions de ceux qui les venaient consulter; comment les démoniaques du moyen âge apercevaient souvent des objets placés en dehors des conditions ordinaires de la vision, ou devinaient les pensées des assistants, particulièrement des exorcistes; — comment, sans connaître le grec

pêcher l'expansion † ~~sans laquelle~~ le sujet ne peut sortir de son état habituel : c'est ce que les commissions académiques, qu'elles nous le pardonnent, auraient dû depuis longtemps comprendre d'elles-mêmes ; mais chacun connaît l'adage :

« Il n'y a pire sourd. . . »

active du magnétiseur paralysé, le laisser-aller, l'abandon sans lequel †

ni le latin, sauf quelques mots, elles répondaient aux questions qui leur étaient adressées dans l'une ou l'autre de ces langues, bien plus, y répondaient dans les mêmes dialectes. En rapport organo-nerveux avec le prêtre qui les interrogeait et magnétisait sans le savoir, elles répétaient, comme un écho vivant, les réponses que lui-même se faisait mentalement. Les études modernes sur le somnambulisme ont enlevé à tous ces faits leur caractère merveilleux; mais comment, lancés dans la voie des interprétations mystiques, l'antiquité et le moyen âge n'y auraient-ils pas trouvé une preuve nouvelle de l'intervention, celle-là, des habitants de l'Olympe, celui-ci, des démons. Force était de reconnaître l'action d'une puissance supérieure là où les facultés humaines paraissaient insuffisantes : « Apollon pouvait seul instruire la pythie, et puisque ce n'était certainement pas Dieu, c'était évidemment le diable qui parlait latin et grec par la bouche des infortunées religieuses (1.) »

De même, lorsque dans le Vivarais et le Dauphiné, des enfants de cinq ans, de quatre, et quelques-uns encore au berceau, tout à coup saisis

(1) Quant aux langues *inconnues* dont les possédées obtenaient quelquefois le don surnaturel accordé à d'autres avant elles, et qui le fut plus tard aux illuminés des Cévennes, c'était tout simplement une suite de sons vides de sens inspirés par un état de délire complet.

(et le don de les interpreter
une autre et corrélative forme de folie

par l'Esprit-Saint, se mettaient à annoncer la chute prochaine de Babylone et la nécessité de faire pénitence pour désarmer la colère divine, il était possible que les plus âgés, envahis par l'épidémie régnante, ne fissent que répéter, dans leur surexcitation physique et intellectuelle, les déclamations qui arrivaient de tous côtés à leurs oreilles. Mais cette explication ne saurait s'étendre aux plus jeunes, incapables de comprendre ce qui se disait autour d'eux, et il nous paraît évident que leur cerveau repercutait, en dehors de toute audition et par le seul effet d'une transmission nerveuse, les idées qui agitaient toutes les têtes.

Par là encore s'explique comment des tables donnent quelquefois des réponses que ne sauraient fournir ceux qui les touchent. C'est leur *seconde personne*, c'est-à-dire la portion *dissidente et exaltée* d'eux-mêmes qui aperçoit des objets placés hors de la vue de la *première*, ou lit dans la pensée soit de quelques-uns des assistants, soit d'un individu plus éloigné. La vision exceptionnelle ou l'idée communiquée passe naturellement à côté de la personne *ordinaire*, qui n'est pas surexcitée, pour arriver directement à l'*autre*, qui ayant reçu toute la surabondance de vitalité, doit éprouver exclusivement les effets de cet état anormal. Cette complication se présente rarement dans notre paisible sibyllisme d'Europe. Si le dévelop-

pement presque universel de la réflexion et de l'esprit philosophique dans tous les rangs, l'on serait tenté d'ajouter à tous les âges, a pu encore permettre à la dualité intellectuelle de se manifester chez un grand nombre de jeunes sujets, elle ne leur laisse cependant atteindre que très-exceptionnellement et très-passagèrement l'exaltation de sensibilité (1) nécessaire pour que la vue traverse des corps opaques, ou que l'âme perçoive les accidents d'une autre âme. De l'autre côté de l'Océan, au contraire, où dans beaucoup de directions le génie de l'analyse encore à naître laisse un champ plus vaste au mysticisme, rien ne semble plus commun que des *mediums* apercevant des objets cachés aux regards du vulgaire, ou racontant aux assistants stupéfaits les plus intimes secrets de leur cœur. On comprend combien de semblables *révélations, fréquemment* renouvelées, ont contribué à la prodigieuse fortune des *esprits* sur ces rivages devenus leur élysée.

Les sibylles n'étaient-elles pas quelquefois, à leur insu et à l'insu des prêtres, soumises par ces

(1) L'usage et la pénurie de la langue forcent à employer les termes d'*exaltation*, de *surexcitation*, pour exprimer l'accroissement et de l'*activité* et de la *passivité*. Il est vrai qu'au fond l'accroissement de la passivité ou sensibilité implique un accroissement simultané, *antérieur* de l'activité, et que tous les deux constituent une *augmentation de la vie*, quoique *sous des formes opposées*.

derniers à une véritable magnétisation? S'il peut encore ei s ter quelque doute au sujet des pythonisses, la certitude est acquise à l'égard des religieuses hystériques des quatorzième, quinzième, seizième siècles. Les conjurations auxquelles on avait recours pour les guérir constituaient un traitement à la fois moral et physique, et, sous ce dernier rapport, une réelle application de l'influence dite magnétique. Si l'action morale trouvait assez de prise dans celles des facultés qui étaient restées saines, et si la fascination exercée par le prêtre était assez puissante, la malade était soulagée au moins temporairement, et, de séance en séance, arrivait quelquefois à guérison (1); mais si, au contraire, l'*influence physique du prêtre était trop faible*, ou le délire anti-religieux trop intense, l'exorcisme n'était plus qu'une lutte, une épouvantable *lutte entre une pauvre malade et un prêtre* égaré qui, dans son zèle ignorant, s'efforçait, pour chasser les démons, de leur rendre tourment pour tourment (2)..... L'infortunée religieuse est bien

(1) Comme aujourd'hui encore, les cérémonies employées par les prêtres de Bouddha détruisent souvent les charmes des enchanteurs ou *magnétiseurs* indiens. (*Pneumatologie*, par M. le marquis de M., page 245.)

(2) Leur ordonnant, par exemple, de se *prosterner en terre* pour *honorer l'enfant Jésus*, ou *de lécher le pavé de la chapelle* pour *faire amende honorable à la Vierge*; d'autres fois, les poursuivant, c'est-à-dire poursuivant la malade elle-même, l'anathème

victime d'une horrible obsession, mais c'est de la part de l'exorciste lui-même. Sous cette pieuse, mais..... fatale provocation, l'exaltation des centres nerveux atteint aux dernières limites, et c'est alors qu'aux accidents spasmodiques et aux divagations de l'hystérie succèdent les indescriptibles fureurs de la nymphomanie et d'une rage d'impiété vraiment infernale... Qu'on lise dans les histoires du temps le récit de la *représentation* donnée à Loudun, en 1635, au duc d'Orléans, frère de Louis XIII !...

C'est alors aussi que le mal s'étendait dans les communautés. Il était déjà fort inintelligent de laisser les énergumènes au milieu de leurs compagnes dont, le jour et la nuit, par un contact de tous les instants, elles troublaient l'âme, agitaient l'imagination, impressionnaient tout le système nerveux. Les exorcismes solennels et les hideuses scènes qu'ils suscitaient au pied même des autels, au milieu d'une foule de moines, de prêtres, d'évêques, de magistrats, de seigneurs, de bourgeois, de vilains, même de femmes, achevaient l'œuvre, et il était rare que ces terribles séances ne fissent pas éclater immédiatement ou peu après quelques nouveaux envahissements, auxquels en ajoutaient promptement d'autres et l'intensité

à la bouche et le Saint-Sacrement à la main !... (Calmeil, *De la Folie*, tome II, page 19, et 11).

plus puissante de la contagion, et des conjurations plus bruyantes encore... Disons la vérité : c'était l'ignorance du temps qui faisait sortir de quelques cas d'hystérie ces épidémies effroyables auxquelles, dans un couvent, échappaient à peine quelques religieuses.

N'y a-t-il pas aussi du magnétisme dans les manifestations *spiritualistes* de nos jours, pour parler le langage des Américains ?

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, les individus qui forment la chaîne autour d'une table avec une jeune fille disposée à la scission, exercent souvent sur elle, sans le vouloir ni le savoir, cette influence qu'on appelle magnétique, et l'on ne peut douter qu'il n'en soit de même des personnes qui entourent aux États-Unis les rappings mediums pour entrer par leur intermédiaire en rapport avec les *esprits*. Le système nerveux du medium est provoqué à l'exaltation par l'exaltation des organismes qui l'environnent et le pressent, et s'il communique aux assistants les désordres dont il est atteint, c'est souvent avec leur aide qu'il s'élève à l'état dont il leur renvoie ensuite les effets.

Cette espèce de relation doit donc être aussi mise en ligne de compte dans l'étude des phénomènes dont nous cherchons la loi.

Mais tous ceux qui ont pour cause commune la surexcitation et de l'âme et de l'encéphale, ne

doivent-ils pas facilement survenir toutes les fois que cette double surexcitation est manifeste?

Indépendamment des fausses perceptions de l'ouïe qui viennent très-probablement se mouler sur les pensées des knockings mediums, d'autres et incontestables hallucinations se joignent souvent au dédoublement intellectuel. Les habitants de l'Olympe se dévoilaient fréquemment aux regards des prêtresses qui rendaient les oracles en leur nom. Comment, dans l'état nerveux où elles étaient jetées, ces jeunes femmes ne seraient-elles pas arrivées à l'*apparition* en personne de ces dieux dont elles étaient convaincues que l'*esprit* (numen) descendait en elles, et que le polythéisme leur représentait revêtus des formes de l'humanité? Béelzebub, Astaroth, Asmodée et autres se montraient de même aux religieuses atteintes de démonopathie. Luttant vainement contre les idées qu'éveillait la maladie, et que la religion attribuait à l'influence de Satan, la pauvre hystérique, dont ce combat même redoublait le désordre moral et physique, ne tardait pas à apercevoir près d'elle le fantôme des mauvais anges, dont elle sentait déjà l'action dans son cœur. Ces visions, qui constituaient *l'obsession*, précédaient le plus ordinairement la *possession*, et en formaient comme le premier degré. Mais quand elles n'étaient pas l'acheminement à la dualité, elles alternaient avec

elle, et la malheureuse énergumène voyait de ses propres yeux, dans l'intervalle de ses accès ou pendant les rémissions, les esprits infernaux dont tout le monde croyait, au moment du paroxysme, entendre les discours et les blasphèmes, et contempler la fureur dans les convulsions, les attitudes, les mouvements étranges de l'infortunée.

Sibylles et possédées ne subissaient pas seulement des hallucinations de la vue; l'ouïe était pareillement affectée, et comme les dieux parlaient fréquemment aux pythonisses en s'offrant à leurs regards, de même les démons adressaient presque toujours la parole aux religieuses devant lesquelles ils apparaissaient. Mais ces dernières présentaient une curieuse complication : la ruse, dans son expression la plus haute, étant l'attribut en quelque sorte fondamental des puissances de l'enfer chrétien, et les malheureuses nonnes faisant résistance, la logique de leur délire prêtait fort souvent aux diables tentateurs la figure des personnes les plus vénérées, telles que la supérieure du couvent, quelque prêtre en renom de sainteté, l'exorciste lui-même. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces hallucinations auditives impliquaient déjà le dédoublement de l'intelligence, les paroles des dieux et les harangues des démons n'étant que les propres pensées des sibylles ou des énergumènes, par elles méconnues et reportées au dehors.

Les apparitions sont plus rarement mêlées aux transports du mysticisme protestant. Cette différence est due sans doute au caractère plus spirituel, moins symbolique, iconoclaste même, de la religion réformée, et particulièrement à la suppression du culte des saints et des anges. Cependant, les visions semblent aujourd'hui assez fréquentes en Amérique; mais cette contradiction est facile à expliquer. Convaincus qu'ils sont en communication avec de véritables revenants, nos contemporains d'outre-mer doivent de toute justice obtenir quelquefois le privilége de les voir; le plus ordinairement, néanmoins, les fantômes restent fort incomplets, et au lieu de personnages en pied et nettement dessinés, ce ne sont que des traits partiels et fugitifs, par exemple, des mains qui écrivent. L'enthousiasme de la nouvelle secte est aussi récompensé par des hallucinations de l'ouïe (sans compter bien entendu les bruits qui appartiennent peut-être au même ordre de faits); non-seulement les *mediums*, mais les assistants entendent assez souvent des musiques lointaines, des fanfares militaires, des concerts aériens. Ces faits, dont on ne peut guère mettre en doute la nature non plus que l'authenticité, nous semblent un puissant argument en faveur de l'hypothèse qui explique par l'hallucination les bruits attribués aux *esprits* (1).

(1) En Amérique, des rappings médiums et des hallucinations;

Il ne serait pas impossible, cependant, que ces musiques merveilleuses ne fussent parfois des concerts réels et lointains, dont les *mediums* et leur sympathique société devraient l'audition exceptionnelle à leur extrême surexcitation sensoriale.

L'extase, enfin, se rencontre souvent avec le sibyllisme. D'abord, qu'est-ce que l'extase? Dans l'état ordinaire et normal, la force vitale se répartit hiérarchiquement, sous le gouvernement paisible de la volonté (libre et non libre), entre les organes et les facultés de l'existence interne, les facultés et les organes de la vie extérieure et de relation; mais cet ordre peut être troublé soit par l'organisme, soit par l'âme, quelquefois par l'un et l'autre tout ensemble. Certaines parties du cerveau, affectées à des fonctions tout internes, sont déjà le siége d'une surexcitation particulière. Que cette surexcitation, en s'accroissant, attire à elle la vitalité dans une proportion plus forte encore, l'animation des organes de la vie extérieure devra se réduire d'autant. Est-ce, au contraire, la volonté qui, dans la concentration ou réflexion portée à son plus haut degré d'intensité, dirige sur un sujet quelconque la puissance redoublée de l'intelligence, la vie inférieure et périphérique di-

en France, au contraire, ni rappings médiums ni hallucinations, bien entendu venant se joindre dans ces derniers temps au phénomène de la division psychique.

minue pareillement dans ce cas de tout ce que gagne l'autre ; elle se restreint plus encore lorsqu'un sentiment passionné emporte dans les régions supérieures la pensée et la volonté également asservies. Partant de cet état ou de l'encéphale, ou de l'âme, augmentez de plus en plus l'activité, la tension ou des organes déjà surexcités et, par conséquent, des facultés qu'ils desservent, ou des facultés intellectuelles et sentimentales en action et de leur instrument, et vous arrivez à une exaltation de plus en plus ardente de l'être intérieur absorbant toute la vitalité que peut émettre l'âme, tandis que les appareils extérieurs sont frappés d'immobilité, d'insensibilité, d'une sorte de mort. Lorsque ces conditions ont été souvent réalisées soit par l'initiative du cerveau, soit par celle de l'âme, la tendance leur devient commune, et l'effet se produit par leur concours simultané, sinon même instantané, au premier signal de l'un ou de l'autre : telle est l'extase. Si dans cette situation violente la volonté conserve assez d'énergie pour maintenir le moi et y rattacher le transport de l'intelligence et de la sensibilité intérieure, l'extase est simple, et l'individu retrouve après l'accès le souvenir des émotions par lesquelles il a passé. Le rêve s'est-il, au contraire, tellement dérobé dans son élan à la réaction de la volonté, que le moi n'a pu le ramener à lui et en a seulement eu

connaissance, l'extase se complique d'une scission intellectuelle, et, assistant à son propre ravissement comme à une scène étrangère, le sujet tombe en quelque sorte dans une seconde extase devant la première, convaincu que l'autre monde est descendu pour lui sur la terre, ou qu'il a réellement quitté celle-ci pour une autre sphère : telles étaient celles de Socrate conversant avec son génie... D'autres fois. la volonté est tellement déprimée, affaissée, que la seconde personne seule est livrée à l'exaltation, le moi complétement anéanti pour le moment : c'est dans ce cas qu'après l'attaque il ne reste aucun souvenir des sensations éprouvées. S'éloignant le moins de l'état ordinaire, la première espèce d'extase est celle où la raison demeure le plus entière ; la seconde s'élève plus haut et se déploie dans une plus large irradiation d'idées, mais perd trop souvent en justesse ce qu'elle gagne en élévation et en étendue. Affranchie de tout contrôle et complétement livrée à elle-même, la troisième ne peut guère être qu'un délire. On voit l'affinité du sibyllisme et de l'extase, caractérisés l'un et l'autre par l'affaiblissement ou même l'annulation de la volonté vis-à-vis de l'intelligence et de la sensibilité surexcitées, ayant probablement l'un et l'autre cette surexcitation pour cause, s'amenant mutuellement, allant se perdre ensemble dans le délire. Les rapports

de l'hallucination et de l'extase ne sont pas moins visibles. Donnant à la conception intérieure la vivacité de la perception, l'hallucination met sur la même ligne l'idée et la réalité. Pour que l'extase succède à l'hallucination, il suffit d'accroître l'énergie et de prolonger la durée de cette dernière, de façon à effacer et à faire disparaître complétement le monde extérieur. Est-ce au contraire l'extase qui arrive la première, il semble difficile qu'isolée du monde véritable elle ne transforme pas une partie de ses conceptions en perceptions, de ses idées en réalités. Le sibyllisme, l'hallucination et l'extase se tiennent donc de fort près, et il n'est aucunement surprenant que les pythonisses, et surtout les possédées, aient souvent offert ce dernier genre de désordre, avec les différences toutefois qui résultaient inévitablement du milieu si contrastant *d'idées dans* lequel vivaient ou les unes ou les autres. Dans l'Orient, où Dieu et l'univers sont confondus dans une immense et éternelle unité, l'extase ne pouvait être qu'une expansion ardente et vague de la sensibilité cherchant à unir l'existence individuelle, par la suppression de la pensée comme de la volonté, à la vie infinie du grand tout. Dans la Grèce, au contraire, où la religion et l'art montraient à l'envi les dieux sous les formes idéalisées de l'humanité, les absorptions intérieures des jeunes prêtresses devaient

revêtir une tendance hystérique et érotique beaucoup plus que religieuse, et aussi éloignées des unes que des autres étaient celles des malheureuses nonnes précipitées des rêves de la félicité éternelle dans l'enfer anticipé de la démonopathie. Leurs raptus extatiques, il y a tout lieu de le penser, ressemblaient fort, s'ils n'étaient identiques, à ceux des infortunés lypémaniaques brûlés, jusque sous Louis XIV, comme démonolâtres, sorciers, habitués du sabbat. C'était au même torrent d'idées et d'hallucinations que les uns, véritablement aliénés quoique partiellement et par accès, s'abandonnaient sans résistance, et que les autres, non encore complétement vaincues, disputaient avec désespoir ce qu'elles conservaient de raison. Qu'elle ait eu son point de départ dans l'organisme ou dans l'âme, l'extase implique la tension extrême, spasmodique, d'une partie du cerveau; que cette tension devienne un véritable éréthisme, un complet roidissement, la vie interne, loin de s'accroître, s'anéantit comme l'autre, et le corps présente à un plus haut degré encore les apparences d'une fin réelle. Lorsque, couronnant les horreurs de leur délire, l'extase, et surtout l'éréthisme cérébral, donnait aux malheureuses démoniaques l'effrayante immobilité de la mort, les spectateurs, glacés d'épouvante, croyaient assister au triomphe définitif de Satan

prêt à emporter sa victime au fond des enfers.

N'est-il pas superflu d'ajouter que le sibyllisme anodin de nos salons d'Europe et même celui d'Amérique restent bien en deçà de ces extrémités.

Un dernier ordre de faits venait prouver aux contemporains la réalité des possessions diaboliques : c'étaient les attitudes et les mouvements extraordinaires des énergumènes. Si l'on en croyait les récits parvenus jusqu'à nous, elles auraient été quelquefois enlevées de terre, collées aux colonnes des temples, fixées aux voûtes, ou demeuraient même suspendues au milieu des airs sans aucune espèce d'appui ni d'adhérence. Ces preuves *péremptoires* de la possession ne démontrent-elles pas par surcroît que ces prétendues invasions de l'enfer n'étaient qu'un désordre psychologique et nerveux? Déterminés par la contraction et l'extension des muscles, toutes les attitudes et tous les mouvements du corps humain dépendent, dans leur variété, de l'intensité, de la permanence ou de la rapidité de cette contraction et de cette extension. Or, n'est-ce pas précisément le caractère des maladies nerveuses de modifier profondément tous ces termes, d'accroître en particulier jusqu'au prodige la force de contraction et de ressort, ainsi qu'on le constate dans les établissements publics, où les aliénés se jettent par terre et se relèvent comme faisaient les énergumènes; dans la pratique médicale, qui

montre des jeunes filles hystériques s'élançant aux plafonds, saisissant les poutres avec leurs mains ou avec leurs pieds, et restant fort longtemps dans cette position? Peut-on douter que ce ne soient des faits de ce genre qui, exagérés en passant de bouche en bouche, ou regardés par les témoins eux-mêmes comme contraires aux lois de la nature, ont donné lieu aux récits de démoniaques suspendus aux voûtes ou dans les airs?

Nous devons, ce nous semble, nous arrêter ici. Serait-il nécessaire de poursuivre les *esprits* dans quelques-unes des autres manifestations qui leur ont été jadis attribuées? Qui voudrait sérieusement soutenir l'existence des incubes et des succubes, *quand il n'est pas un seul asile d'aliénés* qui ne présente à l'observation quelques exemples d'hallucination de la vue, du tact, de l'ouïe, de l'odorat, *identique à celles qui ont donné naissance* à cette croyance des incubes et des succubes (1)? Les défenseurs fantaisistes du moyen âge se rejetteraient-ils sur la sorcellerie? Le premier et principal ordre de faits compris sous cette complexe dénomination a été complétement éclairé

(1) L'ensemble du phénomène est on ne peut plus facile à décomposer : exaltation du cervelet et de l'*amativité,* sensations locales consécutives et vraies, amenant avec elle des hallucinations tactiles, visuelles, auditives ; ou, d'autres fois, après l'exaltation du cervelet, hallucinations tactiles, visuelles, auditives, achevant de provoquer des sensations locales vraies.

par la manigraphie moderne. Telles conditions générales, matérielles, intellectuelles, morales de la société, telle espèce dominante de folie. Aux âges de civilisation avancée, caractérisés par l'épanouissement et la diversité des idées et des sentiments, l'aliénation mentale, extérieurement diversifiée comme les idées et les sentiments, et naissant surtout de leurs excès et de leurs vicissitudes, se présente le plus souvent, surexcitation maladive ou épuisement, comme le dernier terme de l'exubérante et orageuse activité qui dévore les individus et la société. Parmi les populations souffrantes et opprimées, au contraire, engendrée par toutes les pénuries héréditaires, pénurie elle-même et du sang et de l'âme, elle revêt presque exclusivement la forme de la mélancolie, mélancolie congéniale, endémique, dernier terme aussi et simple exagération de l'état dans lequel végètent des races vouées au malheur et à la crainte. N'était-ce pas, à ce titre, l'affection prédestinée des infortunés serfs attachés par la conquête aux glèbes à peine défrichées de l'Europe?

Affaissement, diminution de l'être, la mélancolie ou lypémanie a pour naturelle conséquence une tendance extrême à la crainte, et cette crainte, par un enchaînement également logique, suit, à chaque époque, le cours des idées qui dominent. Est-il difficile de trouver dans quelle di-

rection devaient se porter de préférence les terreurs des mélancoliques, lorsqu'au-dessus de toutes les imaginations, et plus spécialement des imaginations populaires, planait sans cesse le fantôme du redoutable archange qui, disputant à la grâce les pensées et les sentiments des hommes, doit au dernier jour, en dépit du Golgotha, entraîner avec lui dans les supplices éternels presque toute la malheureuse descendance d'Adam.

Les lypémaniaques, qui se prétendent aujourd'hui tourmentés par la police ou par leurs ennemis à l'aide de la physique ou du magnétisme, se croyaient (1), durant les tristes siècles du moyen âge, livrés, comme les hystériques des couvents, aux attaques particulières du hideux *Prince des ténèbres*. Le mélancolique commençait aussi par résister, mais plus profondément atteint, ses forces s'épuisaient plus vite, mais devant lui, en face de sentiments moraux et religieux moins énergiques, se déployaient les réminiscences de l'antique magie, de ses incantations *nocturnes*, de ses cérémonies bizarres, qui, proscrites par l'Église comme œuvres diaboliques, étaient naturellement venues se fondre dans le mythe chrétien... De plus en plus envahi par la maladie, en proie à des souffrances physi-

(1) Falret, *Clinique des maladies mentales*.

ques et morales plus cruelles chaque jour, le malheureux pouvait-il surmonter longtemps la tentation d'échanger les atroces douleurs qu'il endurait contre la participation et aux jouissances divinisées du mal, et à cette puissance qui rivalisait celle de Dieu... si vainement imploré ?... La lutte n'était pas longtemps possible, et la nuit qui, en avivant les angoisses de l'infortuné, semblait ouvrir le règne de Satan, et le sommeil qui livre aux plus extravagantes conceptions même l'homme sain d'esprit, consommaient sans peine l'irresponsable apostasie du délire et du désespoir. Ainsi, l'on n'en peut douter, s'est formé, incomplet d'abord, et a surgi à la fois dans tous les pays de l'Europe où régnaient avec la même misère les mêmes frayeurs religieuses, l'affreux cauchemar du sabbat, mélange morbide d'idées préconçues, d'hallucinations, de souffrances réelles, redoublant de vivacité pendant le sommeil, pour revenir ensuite durant le jour sous forme d'extase.... Ces douleurs, ces *voluptés* plus horribles encore de la folie (1), le monomane en faisait confidence, comme les mélancoliques eux-mêmes font assez fréquemment connaître leurs divagations, et le récit accepté par tous comme vérité, répété, colporté, surchargé de nouveaux détails, allait s'offrir aux dispositions maladives analogues, pour lesquelles il devenait,

(1) Calmeil, *De la Folie*, passim.

en vertu des lois de la contagion intellectuelle, un puissant stimulant, souvent une cause déterminante. De nouvelles vésanies se déclaraient alors, qui, calquées sur les relations transmises en fortifiaient l'authenticité ou, modifiées, enrichissaient l'horrible texte de variantes plus épouvantables encore. Quoi de plus favorable en même temps à toutes les propagations morales ou physiques, que l'uniformité du petit nombre d'idées qui s'élevaient du milieu de l'ignorance universelle? Dans ces masses si tristement homogènes, d'où auraient pu venir la résistance, la diversité ? Les procédures enfin ne montrent-elles pas que si aujourd'hui le tiers au moins des dérangements d'esprit n'est qu'un lamentable héritage, le délire partiel de la sorcellerie passait souvent aussi, fatalité des familles, de génération en génération, comme d'un époux à l'autre ?

Unité de misère affreuse, unité de croyance, unité d'ignorance, transmission héréditaire, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour comprendre comment la fable du Sabbat est devenue, en se répandant, le type dans lequel se sont moulées, durant des siècles, toutes les folies en germe dans les classes populaires, celles qui se compliquaient d'un développement plus considérable des instincts de violence (ignorance, brutalité, bestialité), trouvant aussi leur forme toute prête dans la lycanthro-

pie, issue des accidents et des craintes de la vie physique, comme la démonolâtrie, dont elle constituait une variété, empruntait la sienne aux terreurs de la vie spirituelle? Le mélancolique simple, se livrant à Satan, recevait en retour la puissance du sorcier et les joies du sabbat. Le lypémaniaque violent obtenait la faculté de se changer en loup, pour semer pendant la nuit la terreur et le carnage, et se repaître de sang (1).

Tel a été le premier et principal élément de la sorcellerie.

(1) Disons toute la vérité :

Les causes que nous venons d'indiquer ont produit le mal et sa permanence. Une autre cause surtout en *étendait* les ravages, et par là contribuait aussi à l'enraciner: c'était la cruelle intervention des officialités et des parlements. Ebranlant violemment les imaginations, les arrestations, les procès, les supplices si terribles répandaient de tous côtés le fléau sur les ailes de l'épouvante... Non contents, d'autre part, de livrer au feu les malheureuses qui s'accusaient de *traverser les airs* pour aller *danser avec les démons, manger des enfants non baptisés, adorer Satan moitié homme, moitié bouc,* « *osculantes alteram ejus faciem sub cauda positam,* » juges ecclésiastiques et juges laïques s'empressaient de saisir également tous ceux que les prétendues sorcières dénonçaient comme participant à leurs chimériques forfaits. Ceux-là, sains d'esprit, commençaient par se défendre avec énergie; mais, plongés dans des cachots, soumis jusqu'aux dernières limites de leurs forces aux atroces épreuves de la question, terrifiés par le sort de ceux qui les avaient précédés, partageant enfin l'erreur universelle sur l'intervention et la puissance de Satan, ils finissaient presque toujours par perdre aussi la raison, et alors, non-seulement ils *avouaient,* mais ils *soutenaient* à leur tour la réalité de toutes les impossibles abominations qu'on leur attribuait, et dénonçaient de nouveaux

La charge officielle d'interprète des dieux offrait dans l'antiquité une application légitime aux capacités extraordinaires et passives du système nerveux, tandis que les prêtres qui desservaient toujours de concert avec les vierges consacrées les sanctuaires où se rendaient les oracles, employaient les facultés actives soit à seconder les pythonisses, soit à soulager les malades, comme dans le temple d'Esculape, dont les prêtres touchaient et souvent guérissaient les infirmes. Une partie cependant des facultés passives se détournait vers la magie, la nécromancie et autres industries mal famées. Anathématisées en masse par l'Église et renvoyées par elle aux esprits infernaux (sauf dans quelques cas exceptionnels tels que les exorcismes.....), ces mêmes aptitudes

coupables qui, passant par les mêmes phases, les suivaient bientôt sur le bûcher..... (Calmeil, *De la Folie*, passim).

' Épidémies de possessions dans les couvents, épidémies de démonolâtrie dans les campagnes, l'enfer semblait déchaîné sur la terre, y soutenant la lutte contre les puissances spirituelles et temporelles armées de leurs plus efficaces moyens de défense, de leurs plus terribles moyens de destruction ! Qu'y avait-il au vrai et au début? Quelques accidents d'hystérie, d'aliénation, dont la commune ignorance, l'égale fureur des exorcismes et des exécutions parvenaient à faire des milliers de victimes, les souffrances des possédées n'étant peut-être pas moins douloureuses que celles des infortunés lypémaniaques qu'on abandonnait vivants aux flammes.

Possessions et sorcellerie ont disparu aussitôt que, par le progrès des lumières, on a cessé d'y croire.

Les terribles insurrections, qui ensanglantèrent plusieurs siècles, ne permettent guère de douter, que la soumission extérieure et générale ne cachât des courants de révolte alimentés et par de trop légitimes griefs et par les instincts mauvais, que la misère et la tyrannie développent, loin de les étouffer. De quel côté se dirigeaient, sous la double incitation du droit et de la passion, les âmes énergiques, violentes? Lassées d'invoquer la justice des hommes, la justice de Dieu, altérées de représailles et de jouissances brutales elles se tournaient inévitablement vers le grand et indomptable rebelle, Prince du Mal. Ces dispositions sans nul doute ont contribué, dans une certaine mesure, à la forme, que l'aliénation mentale revêtit parmi les masses

ne purent faire autrement au moyen âge que d'entrer dans le domaine de la sorcellerie. Comment les hommes doués de la puissance magnétique n'auraient-ils pas, dans la stupéfaction qu'ils éprouvaient tous les premiers, reporté à Satan les effets qu'ils se croyaient parfaitement incapables de produire à eux seuls, et que tous, ignorants et savants, clercs et laïques, proclamaient à l'envi ne pouvoir venir que de l'enfer. Toutes les pratiques auxquelles ils se livraient, et dont quelques-unes aidaient réellement à l'action organique, dérivèrent tout naturellement ou du fait primitif et vrai, ou de l'interprétation qui lui était donnée. Maintenant à quelle classe d'hommes, qu'on veuille bien le remarquer, étaient plus particulièrement dévolues les fonctions actives de la sorcellerie? Aux pâtres, aux bergers, c'est-à-dire aux individus que leur vie solitaire, monotone, rêveuse, aux flancs des montagnes sauvages, sur le bord des étangs et des lacs mélancoliques, à travers les plaines immenses, plaçait dans le milieu le plus favorable au développement de l'individualisme instinctif et de l'influx nerveux, en même temps que le mystère, dont il leur était loisible de s'envelopper, prédisposait non moins admirablement à admettre, à redouter, à subir leur pouvoir surnaturel. Active ou passive, la foi double la force ou la passivité. Lorsque, après

avoir tout le jour nourri du spectacle et des bruits imposants de la nature le rêve d'un pouvoir supérieur et à la nature et aux hommes, le délégué, convaincu de Satan, revenait, vers le soir, dans une sorte d'enivrement concentré, réelle était sa puissance, et tous, hommes, femmes, enfants, tremblant sous son regard oblique et fauve, étaient prêts à décupler par la terreur la portée de l'influence qu'ils pouvaient véritablement subir. Pour compléter l'œuvre de la superstition, la tempête se déchaînait-elle sur la terre, écrasant les moissons, ébranlant les chaumières, ou quelque épidémie venait-elle décimer les troupeaux, ou, plus terrible encore, les hommes eux-mêmes, il n'y avait plus de doute dans aucun esprit sur l'intervention du diable : la preuve était là, et les témoins ne manquaient pas pour attester qu'ils avaient aperçu le ministre de l'enfer préparant le fléau sur la bruyère déserte, ou même en plein jour sur les nuages. Le sorcier n'avait certainement pas appelé l'orage, forgé la grêle, empoisonné l'atmosphère; mais dans les conditions où il se trouvait placé vis-à-vis des populations, et les populations vis-à-vis de lui, les effets qu'il lui était véritablement donné de produire devaient dépasser de beaucoup ceux qui s'obtiennent en nos jours de scepticisme et d'incrédulité, et peut-être n'est-il pas absolument déraisonnable de

penser qu'il déterminait parfois, s'il ne faisait naître quelques-unes des affections qui ont pour origine et pour caractère particulier le trouble de l'appareil nerveux. Son action devait même, dans certains cas, aller plus loin encore. Il flotte souvent dans notre organisation des principes morbides, des germes de maladie que l'intervention d'une cause secondaire, qu'une secousse quelconque suffit à transformer en maladies véritables. L'impulsion magnétique du sorcier pouvait devenir cette cause, imprimer cette secousse, lorsqu'il trouvait sous sa main des sujets d'une très-grande susceptibilité (1). Rares en tous les temps, les individus investis de la puissance de domination nerveuse devaient l'être plus encore au moyen âge; mais, par contre, les sujets disposés à la subir devaient se rencontrer fréquemment en ces temps pour lesquels d'aucuns se prennent aujourd'hui à leur aise d'un posthume amour, mais dans lesquels régnaient en réalité toutes les misères du corps et de l'esprit, — parmi ces multi-

(1) Comme, au contraire, dans l'antiquité, les prêtres d'Esculape, dont nous parlions tout à l'heure. . . . . Plus tard. . . . . Apollonius de Tyane, et, dans les temps modernes, Geatreakes, Gassner et d'autres thaumaturges, relevaient les forces vitales, et rétablissaient l'équilibre des santés : bons et mauvais miracles émanant également de la puissance humaine dirigée vers une bonne ou une mauvaise fin par la liberté faillible des volitions et des pensées de l'homme.

tudes infortunées courbées sous tant de jougs, prêtes à les subir tous, et en qui le malheur développait surtout les capacités passives et souffrantes de la nature humaine (1).

Il est enfin une série de faits très-contestés, mais qu'il nous semble impossible de passer sous silence. On est fort loin de connaître les lois qui dirigent les mouvements de l'électricité à travers les éléments du monde purement matériel. Quelles modifications subit-elle en se mêlant à l'organisme humain, à l'appareil nerveux? On le sait moins encore. Dans cette ignorance générale, quelqu'un a-t-il le droit d'affirmer l'impossibilité de tel ou tel phénomène, de poser dès à présent des limites à une puissance encore si mystérieuse? *L'intervention* de l'électricité dans la production des mouvements musculaires et de plusieurs autres phénomènes de la vie animale est, nous

(1) Ces magnétiseurs malfaisants, jeteurs de sorts, méritaient d'être châtiés. Mais plus rares encore par ce fait, que plusieurs de ceux qui avaient reçu de la nature ce don étrange, pouvaient l'ignorer toute leur vie, ou, l'ayant éprouvé par hasard, s'abstenir, pour divers motifs, d'en user; parfaitement sains d'esprit, souvent intelligents et avisés, ils ne se livraient pas eux-mêmes par leurs indiscrétions, comme les malheureuses lypémaniaques, et l'action qu'ils exerçaient pouvait souvent empêcher même les hallucinées de les comprendre dans leurs maladives dénonciations. Ils ont dû, par conséquent, ne figurer qu'en très-petit nombre parmi les innombrables victimes qu'envoyaient émulativement à la mort officialités et parlements.

croyons, reconnue aujourd'hui par tous les savants : le cerveau est la source, et les nerfs servent de conducteurs. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que dans un état exceptionnel, anormal, l'encéphale produisît une quantité surabondante de fluide, et que les nerfs en projetassent en dehors une partie qui se mettrait, par l'intermédiaire de l'air atmosphérique, en rapport avec les électricités des substances voisines, animales ou minérales? Les savants nous apprennent que les filets nerveux peuvent être remplacés dans certains cas par les *fils métalliques* employés dans les laboratoires. Par là, n'établissent-ils pas eux-mêmes la parfaite analogie de la machine humaine et de la machine électrique inventée par la science? Tel serait donc tout le mystère. État ordinaire de la machine humaine, effets qui expirent à la surface de nos tissus; état anormal, extrême, effets qui dépassent cette limite. Mais, tandis que la machine des laboratoires et son électricité n'obéissent qu'indirectement à l'action du bras qui fait tourner la roue, l'appareil humain et le fluide qu'il développe, obéissant immédiatement aux mouvements instinctifs de notre âme, à ses pensées, à ses volontés, met à leur service non-seulement toute sa puissance, mais celle des électricités extérieures temporairement subordonnées à la nôtre par les relations qui unissent entre elles toutes les

électricités. De là les attractions et impulsions exercées à distance, et les effets plus extraordinaires encore, presque universellement déniés aujourd'hui, mais qui, unanimement admis jadis, furent pendant tout le moyen âge portés de droit au compte des puissances infernales, toutes les fois qu'ils n'étaient pas attribués à l'intervention de Dieu ou à sa délégation (1).

(1) On a plusieurs fois trouvé sur le corps d'individus tués par la foudre l'empreinte d'objets, tels qu'un fer à cheval, placés à une assez grande distance, mais que le courant électrique avait traversés. Le fluide a donc la propriété de *saisir* en passant et de *transporter* des formes (nouveau moyen d'imprimer ou de graver à distance). Au lieu d'un fer à cheval, mettez une épée; au lieu de la foudre, un courant moins violent, et vous avez la blessure à distance sur l'homme qui, à l'instar du berger Thorel, projetant hors de lui un courant électro-nerveux, donne à sa sensibilité, à sa vulnérabilité, la même extension qu'à son activité. — Si Thorel a pu être blessé à distance, à plus forte raison aurait-il pu frapper lui-même de loin; effrayant pouvoir! La conclusion n'est peut-être pas aussi légitime qu'il semblerait. Admettons cependant qu'il aurait été dans la puissance du fameux berger de Cideville d'égratigner l'enfant, l'être *faible* qu'il avait, à ce qu'il paraîtrait, *ensorcelé*, il n'a pu toutefois ensorceler le curé, malgré sa crédulité, et celui-ci, au contraire, l'a blessé. L'être doué de quelque force, avec la volonté de se défendre, aurait la faculté d'atteindre le *sorcier* à l'aide du prolongement électro-nerveux de son organisme, et ce dernier ne pourrait rien contre celui qui lui rend guerre pour guerre, à supposer l'exactitude de toute cette histoire.—S'il venait à être démontré que le fluide électrique n'existe pas, tel du moins que nous le comprenons, et que les phénomènes qui lui sont aujourd'hui attribués sont principalement dus à des changements *sympathiques* dans la manière d'être des substances, l'explication

Pour résumer ces trop longs développements, tous ces phénomènes de si diverses apparences, inspirations des pythonisses, magie et nécromancie de l'antiquité, — possessions diaboliques et sorcelleries du moyen-âge, — magnétisme, tables parlantes, rappings, knockings, writings mediums de nos jours, — évocations, apparitions, hallucinations de toute espèce et de tous les temps, incubes, succubes, démon familier de Socrate, mal de laïra, tous ces faits, en un mot, qui, depuis les chênes prophétisants de Dodone, jusqu'au cercle magique de M. Dupotet, ont été attribués aux dieux, aux démons, aux esprits, plus brièvement, au diable, ils ont tous une même origine parfaitement naturelle: l'état exceptionnel et morbide du système nerveux. Cet appareil plus ou moins gravement affecté, voilà le diable, et il n'en faut pas chercher d'autre. En veut on une dernière preuve? Dans la grande majorité des anciens temples, ce sont des prêtresses qui servent d'organe aux dieux. Pendant les quatorzième, quinzième, seizième, siècles, la démonopathie qui ravage une foule de couvents de femmes n'atteint pas une seule communauté d'hommes. Acceptant pêle-mêle le vrai et le faux, l'ignorance de ces malheureux

ne perdrait rien de sa valeur : la *combinaison de l'électricité avec un certain état de l'organisme humain* ne serait plus qu'*un certain état de cet organisme.*

siècles confondait plus encore tous les phénomènes. La tradition témoigne cependant comme l'histoire que les femmes éprouvaient plus fréquemment que les hommes les hallucinations du délire sabbatique, et que par les hommes, au contraire, était plus souvent exercée la sorcellerie active ou magnétisation ; de même que la lycanthropie, développement maladif des instincts de violence, était exclusivement réservée au sexe masculin. Semblable partage de nos jours : les hommes remplissent seuls les fonctions de magnétiseur, des femmes ou de très-jeunes hommes celles de somnambule ; et le sibyllisme ressuscité par deux jeunes filles est presque uniquement continué sur l'une comme sur l'autre rive de l'Atlantique ou par des jeunes filles, ou tout au moins par des femmes.

Qu'est-ce à dire, sinon que le sibyllisme, la possession, la vision à distance, la communication de pensées, l'extase ayant pour cause commune la dépression de la volonté et l'exaltation de la sensibilité, doivent se rencontrer plus souvent chez le sexe qui a pour caractère distinctif la faiblesse relative de la volonté, la prédominance de la sensibilité et du système nerveux, comme le rôle de magnétiseur, qui exige une force supérieure de volonté, et la lycanthropie, qui suppose la surexcitation des penchants de violence et de destruction,

appartenir au sexe chez lequel sont plus largement développés et la faculté de vouloir, et les instincts destructeurs (1).

Ainsi, la nature se montre fidèle à elle-même jusque dans les manifestations qui nous semblent les plus excentriques et les plus anormales, mais qui ne sont telles que pour notre ignorance incapable de saisir le lien qui rattache tous ces faits au centre commun. Comme à la veille la nature a opposé le sommeil, à l'homme elle oppose la femme, et celle-ci étant au premier ce que le sommeil est à la veille, les phénomènes qui tiennent plus du sommeil que de la veille se développent plus fréquemment dans le sexe féminin que dans le sexe masculin.

Le monde, en effet, n'a pas eu deux législateurs, mais un seul. Comment l'homme pourrait-il se diriger au milieu des forces de l'univers, si elles obéissaient à des règles contradictoires, variables,

(1) L'antiquité regardait généralement la pureté virginale comme indispensable pour être jugée digne par les dieux de leur servir d'interprète. Les pythonisses étaient, en effet, presque toutes vierges; tel était aussi l'état de la plupart des possédées du moyen âge, entrées fort jeunes en religion, et tel est presque universellement celui de nos *mediums* comme de nos somnambules. Qu'est-ce à dire? Sinon que la dualité se manifeste de préférence non-seulement chez la femme, mais à l'âge et dans la condition qui présente à un plus haut degré ces deux caractères : faiblesse relative de la réflexion, c'est à dire de la volonté, prédisposition à la surexcitation cérébrale de l'hystérie.

arbitraires, ou si des démons, des esprits, je ne sais quels êtres, venaient à chaque instant y jeter le trouble? Comment l'univers lui-même pourrait-il subsister? Dans l'ignorance des principes qui président aux mouvements du monde, l'humanité naissante voyait partout l'intervention actuelle des dieux, de leurs volontés, de leurs caprices; mais à mesure que l'expérience et l'étude lui permettent de comparer les phénomènes, comprenant mieux leur marche et leur enchaînement, elle restitue à l'action première et créatrice ce qui lui a toujours appartenu. Lorsque certains faits semblent contraires à l'ordre établi au commencement des choses, soyez assuré que vous avez posé trop prés la limite de la force, dont vous prenez faussement l'extension dernière et exceptionnelle pour l'application d'une force nouvelle et contraire, ou que vous ne cherchez pas assez haut la cause du phénomène, opposé peut-être à la règle secondaire à laquelle vous le soumettez, mais conforme à une loi plus générale dominant la règle inférieure sur laquelle reste fixé votre regard.

Parce que nous nous efforçons de rectifier ainsi de fausses idées, nous accusera-t-on de nuire à des croyances respectables et utiles? L'erreur et l'ignorance pourraient donc servir la vérité? Elle aurait besoin de tels auxiliaires, ou l'intelligence de l'homme fait à l'image de Dieu n'aurait pas été

formée pour le posséder? — Non ; il n'est qu'un seul Dieu, Dieu de lumières et non de ténèbres, dont la création tout entière est le reflet. Plus l'homme et les autres êtres libres, auxquels n'est pas encore accordée la contemplation directe de la divinité, connaîtront, pénétreront ce simulacre, quelque altéré qu'il soit, plus ils s'anéantiront devant la puissance, la sagesse, la bonté dont l'univers n'est que l'expression imparfaite et finie, autant que le fini, misérable et terne, peut représenter l'infini, radieux et inénarrable.

Le monde, c'est la mystérieuse échelle qui conduit de la terre au ciel. Écartons, écartons les nuages qui arrêtent le regard et l'ascension de l'homme!

Quelques-uns s'obstineraient-ils encore à repousser le naturalisme des phénomènes que nous venons de passer en revue : il n'y a pas de milieu, il faut qu'ils reprennent, sans en excepter une seule et avec toutes leurs conséquences, toutes les croyances inséparables et indivisibles du moyen âge.

Admettant les obsessions, il faut croire que les démons se présentaient sous les plus horribles formes, comme en brillant cavalier, en chien, en chat, en religieuse, en prêtre. Les chiens et les chats parlaient aussi bien que les faux prêtres et les fausses religieuses, et si les uns étaient pure il-

lusion, les autres pouvaient l'être également; et si toutes ces apparitions n'étaient qu'un mirage de la maladie, il n'y a plus d'obsessions. D'autre part, si le diable était derrière toutes ces figures, il est également présent aujourd'hui sous les images semblables ou analogues qui tourmentent les prétendus aliénés de la science moderne. Il n'y a plus d'hallucinations; rayons le mot : il n'y a plus que le diable.

Admettant la possession, il faut croire que les R. P. exorcistes Lactance, Surin, Tranquille, c'est-à-dire des prêtres investis du pouvoir de chasser les démons, ont été envahis eux-mêmes comme les Ursulines de Loudun, les Bénédictines de Madrid, les filles de Sainte-Élisabeth et des milliers d'autres : mêmes phénomènes, même langage, mêmes esprits infernaux se faisant connaître par leur nom. Si vous croyez Issaacharum parlant par la bouche de Mme de Belfiel, vous devez le croire s'exprimant par l'organe du R. P. Surin, ce *puissant exorciste*..., dit un auteur du temps. D'autre part, si l'on attribue à *Guilmon, Péron, Maron, Pithon, Ramond, Sabulon* et au *sort de taciturnité* les phénomènes d'hystérie, de catalepsie, d'épilepsie, de somnambulisme, d'extase constatés sur les religieuses ou séculières de Loudun, de Louviers, de Chinon, d'Aix, il faut rapporter aux mêmes anges déchus, ou à *Barabbas*, à *Pu-*

tiphar, à *Charbon d'impureté*, à *Lion d'enfer*, les accidents identiques que l'on observe aujourd'hui dans les hôpitaux ou ailleurs. Si la nature n'a pas suffi aux quatorzième, quinzième, seizième, dix-septième siècles pour expliquer toutes ces maladies, elle ne suffit pas davantage maintenant. Supprimées comme l'hallucination, ces affections sont remplacées par cette admirable simplification de la pathologie : « le diable. »

Il faut croire à toutes les folies du sabbat : au grand diable présidant l'assemblée en forme d'homme affreux, de levrier noir, de bœuf d'airain, d'arbre sans bras ni pieds, avec une, deux, trois, quatre cornes, dont une lumineuse éclaire la fête; aux festins orgiaques tantôt de mets exquis, tantôt de viandes fantastiques, le plus souvent de vipères, de chair de pendus, de cœurs d'enfants non baptisés; — aux danses nues, dos à dos, effrénées, indescriptibles; — à la promiscuité plus indescriptible encore entre sorciers, sorcières, diables, diablesses; — aux messes célébrées par des prêtres apostats bigarrés de rouge et de blanc; — aux baptêmes de crapauds habillés de velours noir; — aux bergeries *dito* que des enfants gardent avec des gaules blanches; enfin, à toutes les conceptions les plus extravagantes et les plus horribles qui puissent germer dans des cerveaux en délire. Ne retranchez pas un seul de ces détails certifiés par

des centaines de témoins, nous allions dire de martyrs morts en maintenant leur affirmation; car, un seul révoqué en doute, tous peuvent l'être également. Le sabbat alors est compromis, et une fois avoué que la démonolâtrie pourrait bien n'être qu'une folie, avec plus d'avantage encore pourrait-on soutenir la même thèse et de la possession, premier degré de la démonolâtrie, et de l'obsession, premier degré de la possession : tout l'édifice s'écroule.

Il faut croire aux loups-garoux comme aux sorciers. Si la pommade préparée par le diable n'avait pas l'efficacité de changer les hommes en loups et les femmes en chattes ou en chouettes, elle pourrait bien ne pas avoir celle de vous transporter, sans que vous quittiez votre lit, au fond d'une forêt, sur le sommet d'une montagne, au bord du Jourdain; et voilà encore le sabbat exposé : or, vous savez la conséquence.

Il faut surtout croire au pouvoir des sorciers et sorcières, qui est la puissance même de Satan; car Satan, dépouillé de sa puissance, que devient-il? à quoi sert-il? En outre, l'obsession et la possession, qui mènent au culte de Satan, sont le plus souvent amenées par les maléfices des adorateurs que l'archange rebelle a précédemment conquis. Que devient l'effet, si la cause n'est plus? C'est donc article de foi, que les suppôts de l'enfer tiennent

en leurs mains et peuvent répandre sur la terre la stérilité, la tempête, la maladie, la mort. La nature entière leur obéit, et l'homme comme l'animal, la plante comme la bête sont exposés à leurs atteintes souveraines. Si tel était le pouvoir des sorciers en l'an de grâce 1500, tel il doit être encore en 1855.

Il faut croire tout aussi fermement aux possessions *moins violentes*... S'il n'était pas vrai que l'incube Balban eût été nombre d'années l'époux de la béate Madeleine de la Croix, vénérée comme une sainte par des princes, des rois, des évêques, des cardinaux, et qu'au moment où il fut condamné au feu le curé septuagénaire dont parle Bodin cohabitât depuis quarante ans avec la succube Hermeline, à ses côtés, le jour comme la nuit, tout se retrouverait encore mis en question. Hermeline et Balban n'ont pas d'autre titre que Behemoth, Beherit, Belphégor, Lizabet, Carreau, Morguet, ou que Moyset et Guillemin, qui fournissaient la graisse miraculeuse aux loups-garoux Burgot et Verdung brûlés vifs à Poligny en 1521. Tous ces diables appartiennent à la grande famille dont Satan est le chef. Disons mieux : toute la dynastie des démons, dont je ne sais quel auteur compte 5 à 6 millions, se résume en un seul : Satan ! comme l'obsession, la possession, le sabbat, les loups-garoux, les incubes et succubes, en un

seul fait : l'intervention dudit Satan. C'est tout à prendre ou à laisser.

Adoptant les créances du moyen âge, force est d'adopter la jurisprudence qui en était rigoureusement déduite, c'est-à-dire d'applaudir des deux mains à ces exécutions si terribles, si fréquentes, si larges; à ces bûchers presque permanents où, d'un bout à l'autre de la chrétienté, on a, pendant des siècles, jeté pêle-mêle, comme dans la gueule de l'enfer et pour les y faire arriver plus vite, des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, des prêtres.....

Vous n'êtes pas au terme. Aux mêmes maux les mêmes remèdes, aux mêmes crimes les mêmes châtiments. Procédant aujourd'hui comme au moyen âge, il faut, sous peine d'inconséquence, livrer aux flammes tous les rappings, knockings, writings, speakings mediums de l'un et l'autre continent, et avec ces jeunes filles, démonolâtres déguisées, leurs pères, mères, parents et amis, tous complices de ces opérations diaboliques, sabbat des salons. Les sorciers, s'écriait le juge Boguet, sont tellement nombreux, qu'ils pourraient lever une armée égale à celle de Xercès. Que n'ont-ils un seul corps, que je puisse les brûler sur un seul bûcher! Voilà un homme! — 40,000 mediums et 500,000 adeptes en ce moment dans la seule Amérique! On ne peut faire

moins que Boguet, car, à ces 500,000 sorciers américains il faut ajouter tous ceux d'Europe, plus les magnétiseurs, les somnambules et tous ceux qui les consultent ou s'en amusent. Est-ce tout? Non. Il faudrait encore, pour être un peu complet, faire déterrer Mesmer, Puységur et cet excellent M. Deleuze, comme en 1647 l'évêque d'Evreux et le parlement de Rouen firent arracher à la tombe, sur la dénonciation de la démonopathe Madeleine Bavan, les restes du curé Picard, mort quelques années auparavant (1542) en odeur de sainteté!

Ces exécutions sont absolument nécessaires et sans doute d'autres encore; il est, toutefois, une mesure préalable et urgente : l'efficace justice que réclame l'état du monde pouvant être assez difficile à obtenir des magistrats d'aujourd'hui, tous un peu entachés de sorcellerie, il est indispensable de commencer par ressusciter les anciens parlements, surtout celui de Normandie qui, en 1676, adressa une si courageuse remontrance à Louis XIV, pour avoir commué en bannissement la peine de dix-sept sorciers que ledit parlement avait condamnés au feu, *more majorum*. Les juges ecclésiastiques seront moins difficiles à trouver; nous pouvons déjà compter sur ....., et les nouveaux dominicains de M. Lacordaire ne refuseront probablement pas de reprendre les glorieuses traditions de leurs ancêtres spirituels qui, chargés en 1504 de sévir

contre les *stryges* de la haute Italie, faisaient périr, dans le *seul district de Come,* plus de *mille* femmes *par année.* Ces misérables se reconnaissaient, il est vrai, coutumières d'aller la nuit, sous forme de chattes, sucer le sang des petits enfants endormis!

Se rejeter dans toutes les extravagances et toutes les atrocités du moyen âge, ou accepter un ou deux faits physiologiques et psychologiques de plus, telle est en effet, Monseigneur, la très-simple alternative à laquelle en définitive se réduit le débat.

Ramené à ces termes, il n'est plus même suffisamment sérieux, et je demande vraiment pardon à Votre Grandeur de l'en avoir de nouveau et si longuement entretenue.



Paris. — Imprimerie Bailly, Divry et Cᵉ, place Sorbonne, 2.

contre les *stryges* de la haute Italie, faisaient périr, dans le seul district de Côme, plus de mille femmes par année. Ces misérables se reconnaissaient, il est vrai, coutumières d'aller la nuit, sous forme de chattes, sucer le sang des petits enfants endormis !

Se rejeter dans toutes les extravagances et toutes les atrocités du moyen âge, ou accepter un ou deux faits physiologiques et psychologiques de plus, telle est en effet, Monseigneur, la très-simple alternative à laquelle en définitive se réduit le débat.

Ramené à ces termes, il n'est plus même suffisamment sérieux, et je demande vraiment pardon à Votre Grandeur de l'en avoir de nouveau et si longuement entretenue.

Paris. — Imprimerie Bonaventure, Ducessois et Ce, quai des Augustins, 55.

Imp. Bailly, Divry et Ce, place Sorbonne, 2.